

Du jugement littéraire, mais pas que...

(Lettre à l'ami chrétien)

« *L'objet d'un vrai critique devrait être de découvrir quel problème l'auteur s'est posé (sans le savoir ou le sachant) et de chercher s'il l'a résolu ou non.* »

Paul Valéry (cité par Bourdieu dans *Les règles de l'art*)

Du jugement en général...

Tu ne seras pas surpris, cher Joël, et soit dit sans « *agressivité* », qu'un *païen* comme je le suis éprouve de sérieux doutes sur l'éventualité d'un quelconque Jugement Dernier, comme d'ailleurs d'un quelconque Enfer extratemporel ou Paradis ultramondain destinés à y faire appliquer son verdict.

Que les hommes s'en trouvent réduits à se juger les uns les autres, à commencer par eux-mêmes, dans ce que tu appelles un « jugement permanent » me semble en revanche une évidence, et pas vraiment nouvelle.

Nul, dès sa plus tendre enfance, ne déciderait jamais de la moindre expression ni de la moindre action s'il ne les *jugeait* intuitivement, oui, à tort ou à raison, meilleures pour lui qu'une autre action ou qu'une autre expression. Que ce jugement primaire soit conduit, quand on vit en société, à prendre en compte l'éventuelle réaction des autres membres du groupe me semble obéir à une non moindre nécessité. Qu'il en soit né des langages communs et autres règles communes pour rendre ces jugements individuels moins expéditifs et épargner à ladite société de vivre une perpétuelle foire d'empoigne me paraît assez conséquent. Qu'on ait enfin jugé bon de toujours mieux souder le groupe en attribuant de si nécessaires conventions à quelque Transcendance - à ainsi les sacraliser pour éviter qu'elles soient indéfiniment remises en cause par chaque nouvel arrivant dans la cité - relève d'un pragmatisme (dit parfois *bon sens*) on ne peut plus compréhensible et justifié.

Mais par pitié, Joël, n'inverse pas l'ordre des choses !

Ce ne sont pas « *les autres* » qui ont fini par remplacer Dieu, c'est Dieu, chez chaque individu et dans toutes les sociétés, qui a fini par remplacer *les autres*. A commencer chez les monothéistes - qui y voient un progrès - par remplacer les autres dieux. La préhistoire ni l'histoire du monde ni nos propres enfances n'ont commencé par l'avènement de Jésus ni la Révélation d'aucun prophète. Il n'est pas jusqu'au mot de Révélation qui ne témoigne que la divine Vérité supposée dévoilée nous était bel et bien cachée jusqu'alors.

Ceci posé tu as raison : depuis au moins le siècle dit des Lumières il semblerait que le processus inverse se soit imposé. A se fier aux statistiques, ce qu'on entend par *foi* aurait reculé dans nos sociétés dites libres après s'être logiquement démultiplié en proportion des replis identitaires. Mais quelle étude un tant soit peu sérieuse a jamais permis d'en conclure que la « *conscience* », contrairement à ce que tu affirmes et qui t'*affole* (!), ait disparu en même temps que Dieu de chez l'agnostique ou l'athée néophytes ?

Rassure-toi et fais-moi la grâce de croire au moins l'un d'eux : le mot *conscience* a juste vu chez lui son sens évoluer.

A défaut de rendre l'homme des Lumières plus *conscientieux*, peut-être l'éclairage désormais projeté sur *les autres* du monde entier et de sa propre fratrie l'a-t-il tout simplement rendu *conscient* que Dieu, outre qu'Il n'avait pas dû tenir le même langage à tous les peuples de la terre, ne le tenait manifestement pas non plus à tous ceux qui se réclamaient de Lui haut et fort dans la maison chrétienne.

Le lecteur des Lumières aurait ainsi *pris conscience*, soit dit autrement, que l'appréhension du Bien et du Mal, si nécessaire soit-elle à la cohésion de la cité, n'était clairement pas la même pour tous. Que nul, sans mentir ou se mentir, ne saurait donc prétendre savoir ce que le Dieu postulé unique attend à chaque instant de lui et moins encore des autres. Que rien, en conséquence, ne saurait être *sacralisé* de ce qu'il ne fait que croire, et moins encore *sacrifié* (!) à l'autel de ce qu'il croit.

A la très hypocrite non-règle « *Aimons-nous les uns les autres* » (que tu qualifies toi-même d'*improbable* et d'*incadable*) qui ne sera jamais qu'un vœu pieux à quiconque sait d'expérience que l'amour ne se commande pas, la conscience laïque ne peut qu'opposer sa volonté (son *désir*, si tu préfères...) de règles communes susceptibles, en revanche, d'au moins contrarier les causes les plus probables et cadrables du désamour, de l'envie, du mépris, de la peur, de la violence et de la haine.

Ce plus de conscience-là, on l'appelle parfois raison, clairvoyance, lucidité, ou encore recul critique. C'est souvent agaçant, c'est rarement fédérateur en soi, ça ne suffit certes pas à orienter chaque existence vers la cohérence et le mieux possible d'une cité humaine vouée quoi qu'elle y fasse à se mondialiser, mais c'est tout sauf une perte de conscience.

Contrairement à ce que finirait par nous faire croire l'amoralisme conquérant du matérialisme libéral, le veau d'or en ses divers avatars consuméristes n'est pas la seule alternative à Dieu.

L'improbabilité manifeste de jamais rendre la moindre justice transcendante accessible à l'hypothétique libre arbitre de chacun voue donc nos sociétés, toutes nos sociétés pour le coup et non plus chacune pour soi, à la nécessité de concevoir (de créer ?) collectivement la leur. Une justice née sous X, en quelque sorte, moins soucieuse d'aucune cause première ou culpabilité historique indémontrables que de ses conséquences communément souhaitables à plus ou moins long terme - sans laisser aucun païen pour compte, tant qu'à faire. Quand bien même il y aurait d'irréductibles sceptiques à la croire impossible, quand bien même il n'y aurait que d'incurables naïfs pour la croire à portée immédiate, il n'y a guère que ceux que Sartre appelait *les salauds* pour ne surtout pas la vouloir.

Et à défaut d'être d'emblée *l'Enfer*, comme tu le décides un peu hâtivement, c'est en tout cas la galère...

Difficile, il faut dire, de rallier à la cause d'un Vrai, d'un Bien et d'un Beau laïques indéfiniment fuyants, des populations mondiales pourtant condamnées désormais à vivre en dépendance croissante les unes des autres, à souffrir demain des mêmes pénuries et à affronter les mêmes dangers sinon à surmonter les mêmes désastres, a fortiori quand ceux-ci s'avèrent eux-mêmes d'origine humaine. D'autant plus difficile qu'elles se sont fédérées chacune autour de hiérarchies et de conventions sacralisées garantes jusqu'alors de leur identité et de leur différence sinon - précisément - de leur indépendance...

Difficile, oui, de faire admettre que les récits ou textes sacrés fondateurs et garants de chaque civilisation sont d'abord constitués de mots, ambigus comme tous les mots, transmis et à coup sûr déformés de bouche à oreille avant d'être transcrits dans divers idiomes à leur tour traduits dans des langues alors dominantes et d'autant plus évolutives et polysémiques.

Va leur expliquer, à ces *autres* du monde entier, que les appréhensions du Bien, du Beau et du Vrai sur lesquelles ils ont fondé leur vie entière en les attribuant à la parole d'un Dieu de référence postulé *juste* et seul à l'être ne sont - les tiennes exceptées - que de bêtes erreurs d'interprétation dues à des traducteurs imbéciles ou aveuglés par les démons !

Difficile et surtout laborieux - demande à notre ami Fabrice - de concevoir une justice humaine en totale indépendance de telles croyances ou mécréances dont personne ne convaincra jamais autrui. Une justice moins préoccupée de sanctionner les indécidables fauteurs d'hier que de priver quiconque du pouvoir de risquer pire demain. Sur les seules bases en somme de notre peu de connaissances assurées, de notre conscience déductive des risques encourus et de notre impérieux *désir* - oui ! - d'une justice pour l'homme et par l'homme - en attendant mieux...

Suprêmement problématique, enfin, d'en formuler les règles et critères par le langage, puisque tout passera forcément par un langage commun. Un langage accessible à tous en dépit des truchements, qui mieux est, le moins ambigu et le moins obscurantiste possible, autant dire le plus *apollinien* - au risque assumé de plus de pesanteur que de grâce.

Difficile, laborieux, problématique, voire sacrificiel, oui. Mais à coup sûr moins vain que de prétendre fonder une justice exigiblement universelle sur la foi d'aucun culte exclusif, si redevables soyons-nous à celui qui nous a personnellement construits mais que *les autres* - sauf miracle... - ne sauraient partager.

...au jugement plus précisément artistique et littéraire...

Les règles, critères et enjeux de l'actuelle idéologie marchande ni les jugements s'en autorisant ne sont les miens, tu le sais, si spécifiquement humains et matérialistes soient-ils même lorsqu'ils se réclament d'une foi. Nul besoin de

t'exposer ici ce qui en invalide la plupart à mes yeux puisque toi-même les dénonces pour l'essentiel dans *Crise du désir*...

Du moins les lois de compromis qui décident en démocratie laïque du Bien et du Mal (surtout du Mal d'ailleurs, puisqu'il s'agit juste d'y lister dans l'indécidable Liberté de chacun ce qui n'en risquerait pas moins de nuire aux autres...) sont-elles en général écrites, si lourdement que ce soit, et comme telles discutables, interprétables, réformables, amendables, partout en tout cas où le débat rationnel - et public, et contradictoire - a encore droit de cité... Du moins les jugements favorables ou défavorables, qu'ils soient alors assortis de circonstances atténuantes ou aggravantes, peuvent-ils au moins s'y appuyer et - au besoin - s'y contester sur la base de textes faisant référence. Au pire, sur la trace non moins écrite d'une jurisprudence.

S'il est un domaine, en revanche, où les enjeux, règles et critères du jugement sont de moins en moins formulés, sinon postulés informulables, c'est bien celui de l'Art en général et de l'art littéraire en particulier. Le domaine, pour faire simple sinon simpliste, du *Beau*. Le domaine par excellence de l'expression individuelle dans ce qu'elle a d'incommensurable, où toute tentation d'en référer à une jurisprudence ou autre exemplarité ("*c'est beau comme*" du Mozart, du Caravage, du Rodin, du Shakespeare...) pourrait même s'avérer ce dont il convient de se défier en premier chef.

Rien là que d'explicable, à vrai dire...

Outre que les avant-gardes des deux siècles passés n'ont cessé à juste titre, façon liberté guidant le peuple, d'y battre en brèche les conventions les plus arbitraires et jusqu'à l'idée de modèle, outre que les écoles et académies s'y sont discréditées à mesure et les ultimes traités du bien écrire couverts de ridicule, il n'est pas jusqu'à sa fonction explicitement émancipatrice de l'ego qui n'ait affranchi dans le même temps l'expression esthétique de toute idéologie un tant soit peu conséquente comme de toute morale communément admissible.

L'exception culturelle, comme le résume euphémiquement la formule consacrée...

Qu'il faille en chercher l'origine dans l'immanence ou la transcendance, dans la nature de l'individu ou dans sa culture, ce qu'il est convenu d'appeler le *goût* de chacun partagera toujours avec le credo religieux d'être l'apanage de l'intime : tant que nul en République ne saurait imposer le sien à autrui, ni son irrationalité, ni ses interdits, ni ses tabous, ni ses idoles, ni ses rituels, à quoi diable servirait de réfléchir, de débattre, de théoriser, a fortiori de légiférer, sur le bon et sur le mauvais goût, comme on est pragmatiquement contraint de le faire, en politique, de ce qui *nuît* aux autres ?

Pas étonnant, soit dit entre parenthèses, que l'Art soit ainsi devenu le sacro-saint refuge de tous ceux qui, doutant de Dieu, n'acceptent pas pour autant que leurs sentiments et leurs émotions (leurs passions, leurs désirs, leurs exaltations,... les élans de leur *coeur*) soient passés au crible de la causalité. Pas étonnant que la communauté artistique ait tendance à diaboliser au nom de la liberté

d'expression toute démarche créatrice ou critique soupçonnée de rationalisme. Pas étonnant, comme j'en consolais l'ineffable Maffesoli, qu'on y trouve tant de transfuges des religions traditionnelles. Pas étonnant qu'on y vénère autant de *génies* que de saints en Bretagne, quand mes amis mathématiciens préfèrent en leur domaine parler moins emphatiquement de géants. Pas étonnant qu'on y dénombre tant de chapelles...

N'empêche...

L'absence d'impératif catégorique crédiblement tombé du ciel comme de toute législation d'origine humaine n'épargne pas à l'acte artistique, à l'acte littéraire, à leur *travail*, d'être inéluctablement *jugés* et rejugés, voire *préjugés* faute de l'être sur pièce. Et pas que par l'ami bienveillant : par l'éditeur, le diffuseur, le critique, le prof, l'internaute, l'amateur, l'encan du marché...

L'impossibilité de mesurer l'objet d'art, l'oeuvre littéraire, à l'aune d'aucune échelle de valeurs qualifiable de consensuelle ne les empêche pas non plus d'être évalués, voire primés. Parfois même cotés au volume ou à la surface, *précotés*, surcotés, moins d'ailleurs pour ce qu'ils sont que sur la foi de ce que promet leur signature à l'investisseur qui y *croit*.

L'impertinence d'étalonner les droits de l'artiste sur la base d'aucun mérite contrôlable (temps et/ou volume de travail, compétitivité, pénibilité, compétence, diplôme, utilité sociale, fiabilité, risques encourus...) n'en permet pas moins aux uns d'en vivre mieux que bien, et n'en force pas moins les autres (tu sais de quoi je parle...) à chercher ailleurs de quoi vivre.

Ne parlons pas de leurs non-retraites de non-travailleurs ayant insuffisamment cotisé...

Exception culturelle oblige, que cautionnent de pair le culte des martyrs et celui des artistes maudits (forcément *écorchés vifs* quasi christiques...) : ce sont rarement ceux que le clergé en la matière juge après coup les meilleurs qui en auront - terrestrement parlant - le mieux vécu.

Ce ne sont pas pour autant ceux que ce même clergé avait initialement porté aux nues sous le coup d'une illumination à la Saint-Paul (à la Claudel...) qui auront forcément droit au paradis terrestre d'une audience respectable ni au paradis ultime d'une postérité...

Autant dire que le jugement artistique et littéraire, comme on pouvait s'y attendre en l'absence de toute grille évaluative accessible au sens commun, s'exerce au jour le jour dans l'arbitraire le plus total. Cet *arbitraire* que Marina Scriabine juge non sans raisons le contraire de la liberté mais que l'idéologie marchande n'en a pas moins substitué, au nom de cette même liberté, à l'arbitraire de droit divin d'avant les Lumières...

Résumons :

Qui diable dans le monde dit *libre* jugera-t-on (sacrera-t-on) *artiste* et digne d'en vivre, a fortiori *grand artiste*, a fortiori *génie*, là où aucune règle indiscutable ni même discutable ne permet de s'accorder sur la définition ni du génie, ni du talent ni de l'Art, sinon celui reconnu comme tel par le clergé d'exégètes en

place ? Le libre clergé de ceux à qui on n'accordera jamais que sur un acte de foi, faute toujours de critères communément déterminés en la matière, le génie de savoir reconnaître le génie...

Mais ce n'est pas le plus suavement ubuesque.

Car de quel clergé décisionnel parlons-nous aujourd'hui, en économie marchande, là où - faut-il le rappeler - rien ne saurait être reconnu *de valeur* ni ne sera donc évaluable que ce qui se vend bien ?...

Dans le secteur de l'art pictural, par exemple, où l'objet valorisable est unique (ou à la rigueur double ou triple à la façon d'un Philippe Oraison...) ne suffira-t-il pas que quelque riche investisseur, soucieux d'ennoblir l'image de ses investissements, mise plus ou moins au hasard sur l'un d'eux - sur le conseil, par exemple, d'un clerc dûment habilité (Jack Lang, paraît-il, était épatant dans ce rôle) ou juste par humeur, panache ou franc cynisme, comme on jouerait au casino ou à la Bourse en dilettante - pour aussitôt conférer de l'intérêt financier au n'importe quoi de n'importe qui ?... Intéressés à l'opération ou rêvant de l'être - comme au temps où les théâtres rémunéraient une *claque* - ne sera-t-il pas toujours une cour entière d'experts en communication pour prosifier des torrents de légitimations résolument dionysiaques tant du nouveau génie que du choix éclairé de son nouveau mécène ?

Monsieur Jourdain, du temps des rois chrétiens et autres Médicis, devait apprendre d'un Maître ce qu'il convenait d'applaudir pour figurer parmi les *gens de qualité*. Devenu par l'argent maître du monde, comment ne serait-ce pas à lui - juste revanche de qui en a conquis les moyens - de décider désormais tant de la qualité et du bon goût des gens que des Maîtres ?

Et l'Institution démocratique suivra : son rôle objectif ne consiste-t-il pas à témoigner des tendances les plus représentatives de son époque ?

Elle achètera donc l'artiste ainsi désigné au plus fort de sa cote (« *avec l'argent public* » fulminera Jourdain-Lambda) et le sacralisera du même coup en l'exposant auprès du bidet duchampêtre dans le sanctuaire de ses musées. Qu'un Jourdain-Lambda plus écorché vif que les autres y tague alors de rage impuissante le nouveau Basquiat promu intouchable s'exposera aussi sec - de par la même non-loi du plus puissant - aux mêmes sanctions que l'écorché vif Basquiat lorsqu'il taguait, avec la même rage impuissante, l'espace public librement sculpté béton par la spéculation urbanistique...

Grâces soient ainsi rendues au généreux Monsieur Jourdain, à ses héritiers et à ses pairs, de garantir l'Ordre esthétique : comment ne mériteraient-ils pas en retour que la démocratie sacralise et défiscalise dans la foulée leurs propres fondations et collections ?

Ce qui a au moins le mérite d'être clair, c'est que le haut clergé des Saints plasticiens n'est plus guère aujourd'hui constitué que d'un heureux petit nombre d'avisés spéculateurs, et leurs apologistes institutionnels, eux, de leurs féaux serviteurs obligés...

Je te recommande (entre autres) à cet égard *L'imposture de l'art contemporain*, d'Aude de Kerros, sous-titré « *une utopie financière* » (contrairement aux drippings de Pollock, aux fondus de Rothko et aux empâtements monochromes de Soulages, c'est sans bavures...)

Dans le domaine du jugement littéraire, en revanche, la libre évolution - tout aussi inquiétante - n'a été ni aussi flagrante ni aussi rapide.

Et pour causes !

C'est qu'en matière de littérature l'objet valorisable, cette fois, n'est pas unique : un texte est d'autant moins propice à la spéculation pure qu'il est concrètement reproductible à l'infini. Quand bien même son achat et sa lecture exigeraient un minimum d'investissement personnel, chaque volume en soi coûte et rapporte peu. Il conviendrait que le nombre de ses modestes investisseurs tende lui-même vers l'infini pour permettre tant à l'auteur qu'à son mécène éditeur d'en vivre. Et convaincre Jourdain-Lambda de s'exalter en masse pour l'équivalent romanesque d'un Soulages, d'un Pollock ou d'un Rothko, bonjour le *challenge* ! C'est peu dire qu'il en faudrait, du feu sacré et du verbe dionysiaque, aux clercs apologistes !

A l'époque de nos premières armes qui est aussi celle du bout du bout de l'avant-gardisme textuel, souviens-t-en, la concurrence du cinéma, de la télé, de la BD, de la chanson (*à texte...*), plus faciles d'accès à tous les publics, commençait en conséquence à s'affirmer jusque chez certains amateurs éclairés, mais le clergé en place tenait bon. Le prestige branlait à peine des études classiques, de l'Académie, de l'Ecole Normale, du Collège de France où les duels hors-sol de mandarins Anciens et Modernes, Conservateurs et Progressistes, pouvaient encore feindre de sublimer - façon spectacles cathartiques - les affrontements triviaux droite-gauche qui se jouaient chez tout un chacun au ras du bitume. (Ah, les homériques assauts des complices Bory et Charensol au très public et médiatique *Masque et la Plume* que Roland et moi reproduisions ingénuement jusque dans nos chaumières !...)

Le statut privilégié de la *nrf*, par exemple, pourrait à lui seul témoigner au plus haut degré de ce que signifiait alors l'*exception culturelle* en matière littéraire. Une libre entreprise, ne l'ignorons pas, structurellement indépendante du pouvoir en place, des religions, sectes et partis, lourdement impliquée - certes - dans la collaboration nazie mais non moins efficacement épurée, puis absoute (contrairement à Renault et autres victimes émissaires...), par la grâce en son sein d'authentiques et prestigieux résistants. Une entreprise héréditaire à l'ancienne, oui, mais de taille assurément modeste à l'échelle mondiale, et jusqu'alors préservée des convoitises du capitalisme international par la nature franco-française tant du matériau exploité que du produit vendu, que de ses artisans émérites, que de sa clientèle...

L'*exception culturelle* protège ses hiérarchies établies, il faut dire, au moins autant qu'elle les oblige.

Reste que la concurrence hexagonale n'en subsistait pas moins de libres éditeurs plus *disruptifs* (j'emprunte le mot à Fabrice) ou moins historiquement compromis (Minuit, P.O.L...) et qui disputaient à la galaxie Gallimard ce quasi monopole de la qualité France. A la nécessité économique d'ouvrir l'accès du roman à un lectorat toujours plus populaire en créant des collections ciblées ou autres moutures du *Livre de Poche*, comment l'intuitif racheteur et génial promoteur de *La Pleïade* - Panthéon de l'écrit sur papier bible - se serait-il dispensé de répondre, à l'instar de ses turbulents concurrents, à l'exigence élitiste d'une collection dite « *de recherche* » ou « *expérimentale* », promise à devenir en quelque sorte la pépinière de futurs pléïadisables ?

A sa tête fut ainsi nommé Georges Lambrichs, débauché pour l'occasion de chez *Minuit* où il avait notamment *révélé* (comme on dit religieusement) Alain Robbe-Grillet, mon modèle intérim du moment. C'est lui aussi qui y *révélera* Le Clezio.

Une autre fois, peut-être, je te raconterai mon bout de chemin au *Chemin*, fief improbable d'ancien régime au sein de la société marchande, où l'honneur insigne d'être adoubé sans passe-droit par un clerc emblématique - toi, le néophyte en Littérature d'humble extraction - t'en ferait occulter peu ou prou que tu signais du même coup un contrat léonin d'allégeance digne d'un chevalier mendiant.

Ce qui m'importe en attendant, dissertant du jugement littéraire, c'est de te concéder ici, quoique païen tous azimuts, les quelques croyances auxquelles je m'accrochais encore à cette époque héroïque :

Pour avoir cent fois vécu par mes lectures et relectures des exaltations semblables à celle provoquée par l'*Offrande Musicale*, tu l'auras compris, la Littérature m'était insensiblement devenue un substitut de religion nécessaire et suffisant pour donner un but matériel aussi renouvelable que jubilatoire à mon désir, et l'écriture de fictions revendiquées (seules à même de *me dire* sans mentir) une concrète opportunité d'existence. Voire de sur-existence puisque nos textes nous survivent.

Aucun foudroiement ou assimilé ne m'a brusquement fait perdre ma foi chrétienne : j'ai juste cessé peu à peu d'en avoir besoin.

A défaut de *croire en moi*, selon la formule admise, et en l'absence de toute grille de valeurs consensuelle à laquelle confronter mes premiers écrits, je *croyais* - oui - au juste verdict à cet égard de quelques lecteurs d'exception, *happy few* d'êtres privilégiés, plus sensibles que les autres, plus gourmands de mots, plus attentifs, plus perspicaces, plus connaisseurs, plus altruistes aussi et plus ouverts à des sensibilités étrangères à la leur. Ni voyants ni prophètes, mais proches...

Georges Lambrichs était de ceux-là, délicat écrivain lui-même, dans l'exigence sinon dans la manière d'un Gide ou d'un Paulhan.

Marxiste quant à moi (ce que Lambrichs n'était pas) et fortement marqué par l'existentialisme sartrien, je *croyais* aussi que « l'indépassable philosophie »

avait d'ores et déjà donné, sur le papier en tout cas, un sens humaniste clair à l'Histoire en dépit des errements du passé, des adversités du présent et de ses dérives calamiteuses... Ce qui me dispensait commodément, soit dit entre parenthèses, de pratiquer moi-même la philosophie - genre apollinien pour lequel j'avais a priori peu de goût : l'essentiel n'en avait-il pas été écrit depuis longtemps, et indépassablement écrit ?

A une question capitale près cependant...

Celle, dans cette perspective, du rôle plus particulièrement imparti à l'Art et à la Littérature ...

La musique, la peinture et le plaisir dionysiaque du texte, autant qu'on puisse en conclure de ses rares écrits sur le sujet, Marx s'en foutait plus que royalement - osons le dire... Tout au plus retenait-il en historien, non cette fois sans bonnes raisons, qu'ils avaient été depuis toujours les fidèles serviteurs et principaux propagandistes des pouvoirs dominants, tant spirituels que temporels.

Sans doute n'en a-t-il jamais formellement conclu que l'Art était l'opium des athées et l'esthétique celui des philosophes, mais juste - selon toute vraisemblance - parce que peu esthète lui-même il s'y intéressait moins encore qu'à la foi.

Prétendre que ses principaux disciples historiques (et jusqu'à Sartre) n'y ont pas consacré plus d'attention que lui serait un euphémisme. Contrairement au décidable *Bien* d'une société sans classes, c'est peu dire que l'accès concomitant pour tous à l'indécidable *Beau* n'a jamais été leur priorité militante. Luxe et apanage par excellence des puissants du jour comme jadis de la noblesse, au mieux appréhendera-t-on l'Art ici et là comme un moyen de séduire ou d'éblouir, au pire d'aliéner, jamais comme un objectif en soi.

Et surtout, camarade, ne dissolvons pas la libre pensée dans le libertinage ! Les marxistes purs et durs et les traditionalistes chrétiens que j'ai connus avaient au moins ceci en partage d'avoir toujours du mal, un mal du genre honteux, avec la seule tentation d'une jouissance étrangère à leur cause, du rire pour le rire par exemple, du jeu pour le jeu, du sexe pour le sexe, de la Science pour la Science ou de l'Art pour l'Art... Ce qu'à maints égards on peut comprendre : la Connaissance pour la Connaissance, dans tous les sens du mot (du bête orgasme dit *biblique* à l'extatique *Eureka* ! mythifiant à jamais la pure exultation du savant), est-ce que ce ne serait pas ça, par excellence, la faute originelle (la *maladie infantile* dirait Lénine) de tout esprit croyant, pour ne pas dire son sacrilège épiphanique : s'oublier un beau jour au point de se sentir soudain, hors sol, devenir Dieu ?

Reste qu'on le sait par trop d'expériences en la matière : réduire l'enjeu de l'Art au service d'une cause, tant religieuse que laïque, c'est l'esthétique d'Etat assurée dès que la cause parvient au pouvoir de quelque façon que ce soit - ses académismes, ses apologies, ses tabous, ses censures, ses exclusions, voire ses crimes... - et c'est l'Art dit *engagé*, de quelque obédience qu'il soit, tant que le pouvoir n'est pas conquis...

Cet art dit à *thèse* - distancié ou moins - qui consiste à surtout jouer l'émotion tripale (celle des « *élans du cœur* »...) pour bel et bien convaincre sur la base de l'arbitraire (celui de personnages, d'intrigues et de circonstances choisis dans cette seule intention), et que j'ai toujours tenu comme tel, sous couvert pragmatique de pieux mensonges ou autres *mentir vrai* de gauche comme de droite, pour archétypique de la malhonnêteté intellectuelle.

A double tranchant qui pis est, comme toutes les malhonnêtetés intellectuelles lorsqu'un sursaut de raison commune - dit encore *recul critique* - parvient à en dénoncer les lourds artifices au grand jour...

Tu vois le dilemme ?

Que je m'écrive des histoires était simple à comprendre : lire m'avait encouragé à le faire, et je *croyais* d'autant mieux savoir faire que j'y prenais mon pied.

Que je veuille les publier (les rendre publiques) ça aussi c'était clair : comment ne pas imaginer plus jouissif de faire l'amour avec autrui que tout seul ?

Mais quel autrui ?

Qui d'autre qu'une élite de privilégiés déjà surmotivés prétendre encore séduire, désormais, que ne ferait pas fuir une collection dite *de recherche* ? Quelle jouissance inouïe oser d'ailleurs leur y promettre que ni eux ni moi, par hypothèse, n'aurions déjà vécue ?

Et l'humble désir de Jourdain-Lambda dans tout ça ? Et le désir de ceux à qui j'étais censé donner le goût de lire et d'écrire et qui me demandaient sans la moindre malice : "*A quoi ça sert, M'sieur, de perdre du temps avec des histoires même pas vraies ?*" Cela dès avant - il va sans dire - qu'on en trouve la version filmée sur Netflix et le *digest* dans Wikipedia...

Tu te souviens, puisque tu évoques les *Dialogues des Carmélites*, du sec rappel à l'Ordre de la vieille Prieure à Blanche : « *...nous sommes des maisons de prière, la prière seule justifie notre existence ; qui ne croit pas à la prière ne peut nous tenir que pour des imposteurs ou des parasites...* ». Mais que sera donc d'autre un romancier (ou tout artiste) au yeux de qui, demain, n'aura jamais connu la moindre exaltation dans un bouquin (une expo, une salle de concert...) ? L'athée en Art faute d'en avoir jamais joui, le chaînon manquant entre *Filou* Musk et Chat GPT, tu parierais combien, toi, que ça n'advientra jamais dans une promo de futurs décideurs ?

De futurs mécènes, de futurs éditeurs, de futurs jurés ?...

Alors oui ! Appelle ça comme tu voudras, honte, culpabilité, scrupule ou mauvaise conscience : on a beau en avoir longtemps rêvé, on a beau avoir enfin franchi la porte étroite du terrestre paradis *nrf*, on continue de s'interroger.

Des questions de légitimité sociale, d'abord, de celles qu'un chrétien dirait procéder de la contrition. Du genre aussi que me posaient mes élèves pourtant les plus motivés à l'écrit par mes jeux surréalistes et oulipiens :

- *Ça sert à quoi et surtout à qui, aujourd'hui, un roman ?*

- *Ça servira encore à quoi et à qui, demain, dans une société du spectacle promise à l'audiovisuel et à l'immédiateté ?*

- *Ça servira à quoi et à qui, après-demain, dans la si nécessaire société sans classes ?*
- *A quels Autres au juste m'y adresserai-je ? A ceux du Paradis selon Michel Serres, mystérieusement déterminés d'avance à me comprendre quoi que je dise ou ne dise pas, ou à ceux de l'Enfer selon Sartre, qui ne me comprendront jamais faute d'aucun langage communément univoque ?*
- *Est-ce qu'on sera jamais sûr, d'ailleurs, si satisfait qu'on soit du travail fourni, que d'Autres n'en ont pas déjà exploité le prétexte qui en feraient mieux jouir les mêmes Autres privilégiés ?*
- *Est-ce qu'on n'a pas déjà « tout fait, tout vu, tout vécu » en la matière ?*
- *Est-ce qu'on n'a pas déjà « lu tous les livres » ?*
- *Est-ce qu'un progrès romanesque est encore possible, hors l'impasse des avant-gardisme de libération ?*
- *A quoi diable prétendrait alors une recherche où tout aurait été trouvé ?*
- *Est-ce qu'il y eut jamais progrès en Art, d'une façon générale, dans ce qui ne serait qu'expression intemporelle des différences ?*
- *Est-ce qu'il y eut jamais des différences plus belles ou meilleures que d'autres ?*
- *Est-ce que quiconque mérite en conséquence, moi plus que l'autre, d'être publié ? a fortiori étudié un jour en classe ? a fortiori commenté en Sorbonne ?*
- *Est-ce qu'un travail qui sert si peu, et à si peu d'Autres, mérite seulement salaire ?*
- *Est-ce qu'on ne serait pas un poil putain sur les bords en souhaitant vivre ainsi de ses charmes - si modestement que ce soit - à faire l'amour avec autrui ?*
- *Est-ce qu'il n'y aurait pas péché social à vivre de sa vocation autrement qu'en stylite ?*

Ou avec le temps, dans mes secrètes révoltes de camarade *travailleur* consciencieux et conscient de l'être, des questions portant a contrario sur la pertinence des jugements en vigueur dans le paradis où je venais d'entrer :

- *Mes ouvrages y seraient-ils à ce point jugés plus vains que des prières que l'entreprise modèle d'une libre société laïque ne puisse même pas me garantir le vivre et le couvert d'un Carme ?*
- *N'est-il pas plus qu'étrange - fût-ce dans un domaine d'exception - que le travail estimé le meilleur par le clerc y soit moins rémunéré que le travail dit commercial qu'il vilipende ?*
- *Est-il bien juste que les 10 ans (30 ? 40 ?...) consacrés à la réalisation d'un objet littéraire y soient d'autant moins pris en compte que celui-ci relèverait du domaine inestimablement sacré (ou sacrément inestimable...) de l'« exception culturelle » ?*

- *Et quoi d'exceptionnel en société marchande, surtout, dans ces non moins sacro-saints droits d'auteurs directement indexés sur les ventes, si ce n'est qu'aucune législation du travail n'y préserve en contrepartie le libre travailleur des plus abyssales inégalités qui soient ?*

Etc...

Ecrire pour le seul plaisir d'écrire et publier pour le seul désir d'exister est une chose, mais écrire *quoi* quand on se targue justement de le rechercher - alors qu'aucune Transcendance ne nous le dicte, aucune Cause ne nous l'enjoint et aucune règle ne nous fixe de limites ? Ecrire *pour qui* y prenne aussi son pied, autre que le rare clerc éclairé dont tu partages déjà, a priori, les affinités électives ? Pour lui proposer quel profit de lecture qui ne s'identifiera jamais à ton plaisir d'écrire ? Et par quelle procédure un tant soit peu conséquente, enfin, toi qui ne crois sérieusement ni en ton génie ni en aucune providence guidant direct au port les bouteilles jetées à la mer ?...

Comment, plus encore que quiconque, l'écrivain chercheur ne vivrait-il pas « *dans l'obsession du jugement de l'autre* », lui dont le plus ou moins d'existence dépendra, une fois discréditées les ultimes conventions, d'un enchaînement aléatoire de verdicts aussi librement subjectifs qu'arbitraires ? Alors oui !

Faute d'aucune législation commune transcendante ni immanente à laquelle se soumettre, comment l'esprit aussi consciencieux que conscient ne se sentirait-il pas obligé de s'en forger une ? Et comment ne s'imposerait-il pas d'y résoudre les multiples contradictions inhérentes à ses propres désirs s'il veut se la rendre légitime à ses propres yeux avant que d'espérer la rendre recevable à ceux des autres ?

Alors oui !

On oublie un temps cette *conscience de soi* dont on est hélas seul conscient pour s'intéresser à l'*image de soi*, à la *représentation de soi* que peuvent s'en faire les autres. On s'efforce de relire ses anciens manuscrits avec ce recul de l'espace et du temps qui seul permettra d'en abolir le narcissisme originel, les intentions avortées et autres emballlements illusoires de *petit autonome selfique*. On relira aussi ces *Autres* qui nous avaient d'abord éblouis, mais avec le recul critique qui seul nous y fera distinguer, parfois, la part d'aveuglement dans l'éblouissement d'origine...

Car c'est la relecture et elle seule, telle qu'elle nous révèle - ou pas - les polysémies du texte initialement occultées, qui décidera de ceux qui dès lors nous déçoivent (à défaut de nous rendre *honteux* ou *coupables*) de ceux qu'on dira relire « avec le même plaisir », de ceux enfin qu'on relit avec un plaisir chaque fois renouvelé, les seuls que je me permettrai de juger - pour cela même - intrinsèquement susceptibles d'*exalter*...

Les seuls en fait qu'il m'exaltera moi-même d'écrire.

Alors oui.

Quand, de lectures en relectures, d'écritures en récritures, les contradictions, doutes et scrupules énumérés ci-dessus en arrivent à se résoudre dans une même démarche conséquente, la nécessité s'impose vite d'expliciter celle-ci noir sur blanc, et de la façon la moins ambiguë possible. Car rien à l'évidence n'*existera* jamais en matière de Littérature que via l'écrit, et rien non plus - comme en toutes matières - n'y saurait être à l'avenir équitablement jugé qu'en référence à des enjeux et critères aussi clairement justifiés que contrôlables. Ceux-ci dussent-ils à leur tour s'avérer au fil du temps discutables, interprétables, réformables, amendables, partout où le débat rationnel - et public, et contradictoire... - aura encore droit de cité.

On appelait ce genre de manifeste une *théorie du texte* en ce temps-là. Celle que je soumis personnellement au clerc s'intitulait *L'Art contre l'Art* (antinomie ou *double trompeur*, peu importe...) et était sous-titrée - ce qui ne te surprendra pas de ma part où la notion de morale n'était pourtant guère de mode - *Pour une éthique du mensonge*.

Le clerc, apparemment séduit autant qu'impressionné, en remit toutefois la publication à plus tard.

C'était juste avant que lesdites théories ne soient ici et là qualifiées de *terrorisme intellectuel* par le clergé critique (indistinctement mais sans *agressivité*, comme il se doit entre gens de culture...) et que les plus influents mécènes éditeurs, inquiets sans doute qu'on remette en cause le libre arbitraire de leurs propres jugements, cessent définitivement d'en publier.

Avant surtout, exception culturelle ou pas, qu'ils cessent non moins définitivement d'investir à perte dans des collections romanesques dites *expérimentales* ou *de recherche*...

... au jugement de l'un sur l'autre en particulier...

Je te dois un aveu.

J'ai toujours en permanence, sur mon bureau de Lancerf, le tapuscrit de ta traduction des *Sonnets* de Shakespeare confié pour avis par toi-même avant publication - ce qui m'honorait mais ne date pas d'hier... Il s'y intercale ici et là quelques remarques et commentaires de ma part plus ou moins aboutis, et même quelques tentatives avortées de retraductions personnelles portant sans suite sur deux quatrains. Sauf que la mission m'était impossible, et à plus d'un titre :

Je suis nul en langues étrangères, y compris en cette langue anglaise que nous avons pourtant étudiée ensemble mais que je n'ai jamais eu, depuis, l'occasion ni la volonté, ni surtout le courage d'approfondir.

Pire : la fonction *apollinienne* du langage (celle du jugement que tu attendais de moi comme du témoignage, de l'essai, de la philosophie, du raisonnement en général, mais aussi du dialogue naturaliste, tant théâtral que romanesque...) ne m'excitait guère à l'origine. C'était la seule pratiquée en famille, il faut dire, et tout au long de mes études forcées techno-scientifiques, ceci expliquant peut-être cela... Me motivait bien davantage - péché d'*hédoniste*, dirait Fabrice - sa

fonction *dionysiaque* (celle essentielle de la poésie et du calembour bien avant que de déterminer ma prose fictionnelle...), celle qui joue pour mieux séduire, et jusqu'au non-sens, de tous les prestiges du langage qui en excèdent le signifié : ses connotations, ses ambiguïtés, ses mystères étymologiques, ses autoréférences culturelles ou moins, ses paradoxes idiomatiques (dits *gallicismes* en français), sa musicalité propre (celle qui fait mieux que résister à l'épreuve du gueuloir)... tous prestiges qui sont précisément les plus intraduisibles d'une langue à l'autre.

Autant l'admettre pour ma honte : rares, très rares, sont les poètes étrangers qui m'aient ne serait-ce qu'ému en traduction. Et s'ils y sont incidemment parvenus ces rares fois, c'est sans conteste que leur traducteur était lui-même un grand poète selon mon cœur, mais sans qu'il me soit pour autant possible de soutenir qu'il ait été fidèle ne serait-ce qu'à l'esprit du modèle.

Traduction trahison ! je n'invente rien ...

Pire que pire : une langue vivante, par définition, évolue. Son vocabulaire se métisse. Ses connotations changent, ses métonymies, ses paronymies. Sa sémantique *glisse*, dirait Fabrice... Ses formulations spécifiques ne renvoient plus les mêmes échos. Fidèlement récrit en 1930 dans sa langue d'origine par le Pierre Ménard de Borgès, le Quichotte de Cervantès convoquerait des significations et des émotions radicalement étrangères à celles que ses contemporains pouvaient en retenir trois siècles plus tôt.

Et je ne te dis rien de sa musique ! Savoir qu'il faudrait *gueuler* quelque chose du genre : « Oé, c'est Agamemnon, c'est ton roué qui t'éveille... », avoue que ça te casse l'émotion !

S'il n'y avait pas eu les programmes scolaires pour m'y contraindre, s'il n'y avait pas eu des Debussy, Ravel ou autre Poulenc pour en raviver les échos, combien de poètes anciens, pourtant bien de chez nous mais devenus étrangers avec le temps, aurais-je seulement daigné rouvrir ?...

Alors bon... Pardon Joël pour le sacrilège, mais comment nier ? Quand bien même je les relirais dix fois dans leur version élisabéthaine, que me seront jamais d'autre les authentiques Sonnets de Shakespeare qu'une manière de tooth-peak pour un coq gaulois ?

A défaut de reprendre à zéro mes études d'anglais pour espérer partager un jour ton enthousiasme, il me restait ta propre version. A défaut de pouvoir la juger sur la base d'aucune affinité spontanée ni d'aucun critère de fidélité au modèle, comme le peut Saint-Hilaire des portraits d'Emmanuel par son ami peintre, il me restait l'espoir de l'effet *thème et variations*, tel que je l'ai décrit à propos de l'*Offrande Musicale* et qui m'avait « rendu beau » le *sujet* si rébarbatif a priori de Frédéric II.

Mais voilà... le langage textuel n'est pas la musique, la relecture n'en est pas facilitée comme peut l'être l'audition en boucle d'un 33 tours. Sans compter - tu dois bien l'éprouver aussi - que la paresse de l'âge n'encourage guère la remise

en question de nos conditionnements culturels, croyances, idées et sensibilités comprises...

J'ai donc traîné, et le tapuscrit est resté en embuscade à l'écart des miens. Quand le volume en a été publié il était déjà trop tard, si tant est qu'il ne soit pas toujours trop tard ou trop tôt en matière de jugement décisif dès lors qu'aucun juge, en conscience, ne saurait maîtriser les tenants et aboutissants d'aucun dossier mal instruit quand bien même la législation serait claire...

Et il est resté là sur mon bureau de Lancerf, ce tapuscrit que je n'ai jamais pu ranger non plus dans mes archives, honte innocente ou culpabilité refoulée - oui - comme l'œil de Caïn.

Pour vraiment tout t'avouer, ce n'était pas la première fois qu'on me confiait un manuscrit pour *avis* (c'est le mot qu'on utilise en général quand un reste d'orgueil refuse en nous la perspective d'être *jugé*). Surtout à l'époque où je publiais au *Chemin*. Mais quel avis rendre qui ne déçoive ou illusionne en tout arbitraire, hors conventions collectives, quand aucun accord n'est conclu au préalable sur les mobiles et les enjeux de chacun ? Quel jugement rendre, en partial témoin, quand l'acte n'est pas même instruit ? A quelle minimum d'objectivité prétendre quand on ignore tout des objectifs ?

Tel était alors le prestige de la *nrf* que je lisais aussi d'assez nombreux articles concernant mes propres romans. Laudatifs ou beaucoup moins, au mieux sous forme de variations dionysiaques sur le thème inusable du *on-aime-ça-on-aime-moins-ça*, c'étaient toujours les malentendus qui m'en surprenaient le plus, voire les plus improbables contresens. Mais là encore, qu'honnêtement répondre ?

"Vos louanges me touchent d'autant plus que je sais à quel point le temps manque aux critiques scrupuleux pour relire..." ? ou moins soft : *"Si vous m'aviez seulement demandé je vous aurais peut-être expliqué..."* ?

A quoi ça vous aurait servi d'objecter, M'sieur Bibi ? Sinon à vous entendre rétorquer que des juges professionnels et indépendants seront toujours plus objectifs que les parties impliquées pour décider du beau et du moche qu'elles ont commis. (Plus *objectifs* encore - sans rire - seront assurément les jugements de l'IA lorsqu'elle rédigera la rubrique littéraire à la place du clerc critique sans que personne y trouve davantage à redire ni d'ailleurs soupçonne aucun changement - même à *Télérama*...)

Tu sais ce que m'écrivait spontanément Fabrice au début de notre correspondance, alors même que j'ironisais sur son mail déclencheur ?

« *Ça fait toujours plaisir d'être lu !* »

Et c'est vrai : ça fait toujours plaisir de se sentir exister dans la pensée de l'Autre, a fortiori chez qui l'Autre s'est insensiblement substitué à Dieu - un rien mutique... - et témoigne ainsi, lui au moins, qu'il existe autant qu'il nous fait exister...

Ça fait tellement plaisir, au début, qu'on se soucie peu des infondés du jugement et de l'arbitraire du verdict.

Ça fait plaisir d'être lu comme d'être désiré par la femme qu'on désire, comme d'être admis dans le clan admiré ou l'emploi convoité, même si force est de vite s'apercevoir des ambiguïtés du deal : au mieux est-on accepté, en littérature comme ailleurs, pour ce qu'en toute conscience on n'est déjà plus...

Alors, oui !

Que ce soit en manière de repentance, pour tenter de racheter mes anciennes fins de non-recevoir, ou pour prévenir a minima d'évitables malentendus à mon endroit ou autres verdicts au feeling sans attendus ni droits de réponse, j'ai besoin de formuler à l'avance, oui, d'expliquer, d'expliciter, de justifier, très didactiquement si nécessaire (terrorisme intellectuel oblige), mes enjeux et critères personnels de recevabilité tant en ce qui concerne mes propres écrits que mes lectures.

Ne sois donc pas surpris de l'application que je mets à te commenter : pour qui écrire est d'abord une quête de plaisir et publier une quête d'existence (que diable serait d'ailleurs d'autre le *bonheur* que le plaisir d'exister ?), je ne sais que trop le plaisir de se savoir exister autrement que par un chiffre de ventes.

Quant à te savoir "*troublé*" (c'est le mot que tu utilises) par ce que je t'en écris... j'en suis troublé.

Et pas qu'un peu, crois-moi !

Est-ce que *troubler* - remettre en cause le pressenti, le préconçu, le préjugé tant de celui qui écrit que de celui qui lit - ne serait pas précisément l'objectif le plus immédiat et le plus communément souhaitable - voire exigible - qu'une société puisse enjoindre à sa littérature ? Comme *faire douter* celui - liminaire - de toute science ?

C'est en tout cas celui que je défends dans les quelques avertissements terroristes que je t'ai envoyées. Avertissements, soit dit entre parenthèses, que l'évolution très libérale des mécènes éditeurs - toujours plus soucieux au contraire d'accroître et de fidéliser leurs clientèles respectives en les confortant dans des attentes, cultes et croyances auxquels eux-mêmes les ont conditionnés - rend désormais, j'en ai bien peur, de plus en plus impubliables...

Et j'ai quelques raisons d'avoir peur.

L'argument qui m'a le plus régulièrement, le plus promptement et le plus sèchement cloué le bec, lors de tables rondes d'experts goûteurs, dans mes tentatives de juste exposer le pourquoi et le comment de mon travail, est que la littérature (la bonne) ne saurait être l'application d'aucune *recette*.

Bien sûr que si :

Lorsque le gâteau sort du four et le livre de l'imprimerie, rien ni personne ne saurait faire en sorte qu'il s'y trouve d'autres ingrédients que ceux qui y ont été mis, dans les proportions, l'ordre et selon les modalités où ils y ont été mis : ce qu'on entend bel et bien par *recette* quand bien même on viendrait de l'inventer. Dire que le livre n'en procède pas, c'est juste reconnaître qu'il n'en existe aucune

version écrite à strictement parler. Et pour cause ! Outre la difficulté de l'entreprise, quel diable d'intérêt y aurait-il tant pour l'auteur que pour le lecteur qu'aucun livre - qu'il soit d'ailleurs décrété excellent, fadasse ou vomitif au goût du clerc - soit récrit par quiconque à l'identique ?

A la décharge de l'honnête et besogneux clerc critique, de moins en moins nombreux à devoir juger dans un total flou juridique une production romanesque en progression constante, le discrédit de la *recette* peut s'expliquer. Surtout depuis l'après-guerre, quand le souci commercial de diversifier et fidéliser ses clientèles a contraint tout bon mécène éditeur de développer des collections de plus en plus ciblées. Quoi de plus assimilable à des *recettes*, en vérité, que les strictes consignes de production tant formelles que de contenu qui s'y trouvent imposées aux auteurs ? Et quel enjeu tant commun qu'explicite aux recettes éprouvées du roman d'espionnage, d'horreur, d'aventures, sentimental, classé X ou policier, que de ne surtout pas y remettre en cause les attentes, préjugés, préconçus et pressentis de leurs adeptes inconditionnels ? de ne surtout pas en *troubler* - oui - le déroulement quasi rituel ?

Quoi de plus assimilable à un concentré de recettes, surtout, que l'ensemble des pratiques marketing destinées à promouvoir un souhaitable best-seller sur la base de formes et de contenus prédéterminés par des études de marché ?

Rien donc n'est plus légitime, reconnaissons-le, que la méfiance d'un clerc consciencieux (et conscient) à l'égard de textes soupçonnables d'être ainsi quasi préfabriqués.

Un autre mantra d'usage courant parmi les clercs et pratiquants de l'exception culturelle est que la littérature (la bonne) ne saurait procéder d'aucune *théorie*. Bien sûr que si.

Sauf à prétendre écrire directement sous la dictée d'une Transcendance (ce qui serait déjà en soi une Théorie, et aux implications philosophiques redoutables...), rien de ce que commet un auteur n'est le fait du pur hasard.

Chacun de ses sujets, chacune de ses phrases, chacun de ses mots a forcément fait l'objet d'un choix. Que les causes, les enjeux et les critères de tels choix aient été conscients ou inconscients de sa part, qu'ils soient clairement formulables ou beaucoup moins, formulés ou juste virtuels, qu'ils lui soient propres, suggérés par mimétisme girardien ou imposés par le clerc, qu'ils impliquent ou non ses goûts et opinions personnels, qu'ils soient *désuets*, *passésistes*, *obsolètes*, de leur époque, prémonitoires ou intemporels, qu'il les ait audacieusement développés sous la forme d'un manifeste plus ou moins explicite ou prudemment autocensurés, qu'ils aient évolué d'un ouvrage l'autre ou soient restés les mêmes de son premier rot poétique à son apothéose, tout critique assez lucide pour en appréhender l'impérative nécessité ne saurait nier que tout texte en est, résolument ou aveuglément, l'expression on ne peut plus concrète.

Qu'on préfère parler alors de *stratégie*, d'*esthétique*, de *système*, de *doctrine*, de *catéchisme* ou de *logorrhée* ne fera jamais que témoigner du plus ou moins d'empathie ou d'aveuglement de celui qui en juge.

Rien n'est toutefois plus légitime non plus, concédons-le derechef, que cette défiance des mêmes clercs et pratiquants à l'endroit de théories et autres manifestes avant-gardistes dont l'histoire du siècle dernier a montré la brève fécondité sinon l'inconséquence. Comment des esthétiques de la pure transgression ne se banaliseraient-elles pas une fois la transgression passée dans les mœurs ? Comment les pratiques les plus iconoclastes n'apparaîtraient-elles pas comme autant de recettes et de rituels ringards une fois leurs propres initiateurs iconisés ?

Des modes, dirait Cocteau, qui comme telles se démodent.

Sauf que...

Sauf que renvoyer toutes les modes, toutes les recettes et toutes les théories dos à dos sur la seule raison qu'il faudrait s'en méfier comme de la peste est à coup sûr le meilleur moyen de légitimer indéfiniment l'arbitraire absolu des jugements cléricaux en la matière.

Sauf surtout qu'il y a théorie et théorie en littérature, comme en toutes matières problématiquement exposées à des jugements de valeur. Des plus simplistes aux plus réfléchies, en passant par les plus loufoques, les plus démagos, les plus incohérentes, les plus sectaires, les plus aliénantes, les plus ou moins lisiblement accessibles au Jourdain-Lambda de niveau bac... Comme il en a existé de tous temps et en tous lieux, de toutes natures et pour tous publics, sur les origines du monde, par exemple, la hiérarchisation des mérites ou le destin des âmes après la mort...

Il y a ainsi des théories du texte qui s'en tiennent à remettre de vieilles recettes aux goûts et opinions du jour, cependant que d'autres - fâcheusement ignorées au même titre par penchant pour l'amalgame - se proposent à l'exacte inverse d'en inventer ad libitum d'exigiblement nouvelles.

Il y a enfin la théorie qui consiste à les récuser toutes en bloc, quitte à dissuader d'en éditer aucune pour mieux faire place nette à la loi du marché. Qu'enfin l'exception culturelle cesse à jamais d'en être une, en littérature comme déjà en peinture, en musique, en tout art... et que les influenceurs des réseaux sociaux en assurent librement la promo en lieu et place des dernières revues spécialisées et des ultimes clercs en voie de disparition programmée : pédagogues non démagogues, exégètes érudits ou critiques d'humeur sachant encore lire et écrire...

(Si tu n'en connais déjà la leçon - tant il a été *liké* sur le net - je te recommande à cet égard *La vie comme un roman* de Daniel Pennac (*nrf* 92). Son (anti) décalogue conclusif vaut le détour à lui seul, plus libéral que libéral sur les droits sacrés du client lecteur : rien de tel pour désinhiber les pudeurs mercantiles de l'éditeur mécène !... Ça a en tout cas le mérite d'être idéalement limpide pour toutes les clientèles, rédigé en français postmoderne allègrement déviant de toutes les déviances et universellement traduisible sans la moindre ambiguïté.)

Mais revenons à nous.

Tu n'es pas plus un esprit dialectique - ça se lit dans l'effusion de tes propos, Joël - que je ne suis un esprit croyant.

S'il est toutefois une conviction que nous semblons partager (et j'en suis d'autant plus heureux qu'elle est loin d'en être une pour tout le monde) c'est qu'aucun langage - tant dans sa fonction apollinienne que dionysiaque - ne fonctionnera jamais comme un système de vases communicants. Ni nos écrits théoriques ni nos écrits fictionnels ne nous transfuseront mutuellement nos pensées sans malentendus ni francs contresens (ma prof de bio préférée parlerait de *rejets*), et moins encore nos émotions prétextes à l'écriture même, ni nos sensations, ni nos sentiments, ni nos imageries intimes...

A supposer d'ailleurs qu'il en aille autrement chez certains lecteurs candides, que serait dès lors leur lecture sans filtre que subjugation permanente et implicite conditionnement ?

Et nous voilà derechef l'un et l'autre devant la question liminaire (appelons ça scrupule, mauvaise conscience, honte ou culpabilité, comme tu voudras) : ça sert donc à quoi, socialement, un travail d'écriture qui ne sera jamais vraiment compris par personne et risque même à chaque instant d'illusionner, de tromper et d'aliéner ?

Ça sert donc à quoi et surtout à qui, M'sieur Bibi, hors ton péché originel d'écrire pour le plaisir d'écrire et ton besoin nombriliste d'exister pour le bonheur d'exister, d'encore publier aujourd'hui des histoires même pas vraies ?

A faire *rêver*, dirait Pennac ("*Si nous ne rêvions pas, nous mourrions...*"), confirmant au passage que la Littérature est bel et bien devenue à son tour, pour certains nouveaux clercs et certains nouveaux mécènes, un opium parmi d'autres.

A faire *penser*, me dis-tu à l'instar de Shakespeare : "*Donner à penser, c'est tout.*" C'est à coup sûr déjà mieux que d'endormir. Mais faut-il entendre par là qu'on pourrait librement tout penser de tes écrits et le contraire de tout ?

Sérieusement ?

N'oublions pas que tout texte, tel qu'il combine consciemment ou pas signifiés et signifiants, sollicite nécessairement une interprétation, sinon d'emblée un plébiscite ou une ordalie. Même Pennac, même Houellebecq, même Chat GPT *donnent à penser* - et pas qu'un peu si j'en juge le tsunami de commentaires provoqué depuis son avènement par le dernier cité.

Non seulement ton texte sollicitera toujours interprétations et jugements, mais des plus variés sinon des plus étrangers à tes intentions premières. Toi-même le constates à propos de Shakespeare : *Dieu sait que ses mots* (juges-tu incidemment à la place de Dieu !...) *ont été mal compris* ! Et j'imagine, sans vouloir entrer dans un débat qui dépasse largement mes compétences, que les mal-comprenants dont tu parles jugeront de leur côté - à la même place de Dieu - que c'est toi, Joël Hillion, qui aura *mal compris*...

Ni Dieu ni Shakespeare, sois en sûr en tout cas, ne risquent de vous départager - a fortiori si on commence à postuler que ce sont eux, Dieu et Poète, qui s'expriment sans masque chaque fois qu'un de leurs truchements dit *Je* à leur place, protagoniste, disciple, interprète, conférencier, double poétique ou métatextuel !

Et si c'était ça, justement, ce que tu appelles la *force* de Shakespeare : non pas tant la justesse en soi (mais jugée telle par qui ?) de ce qu'il donne à penser, ni la *magnificence* (!?) pour ses idolâtres de «*ce qu'il fait en même temps qu'il le fait*»(!?), mais le *trouble* - oui - le très grand trouble où nous jette en revanche à chaque relecture la constante et irréductible polysémie de son langage ?

Exemple :

Nous avons étudié *Macbeth* ensemble, Joël, tu te souviens ?

J'ignore si c'est alors ou à la relecture que l'inspiration chrétienne - et plus particulièrement catholique - de Shakespeare s'est révélée à toi, celle-là même dont tu te proposais récemment de débattre en conférence. Sans être expert de son œuvre, je ne doute pas un seul instant que tu aies raison sur ce point et que le substrat christique y soit indéniable. Comment en serait-il autrement dès lors qu'on a appris à lire et à écrire, comme toi et moi, dans une civilisation chrétienne ? Dès lors que c'est dans celle-ci, et dans des auteurs qui en sont eux-mêmes issus, que nous avons appréhendé - même si chacun personnellement - cette exigence universelle d'un Bien, d'un Vrai et d'un Beau sans laquelle nous n'aurions su décider d'aucun de nos choix ? Mon propre souci de revendiquer ici mon paganisme face à ta foi, l'agressivité à ton égard dont tu soupçonnes à juste titre certains athées, tout cela témoigne - oui, c'est vrai - d'une franche révolte contre ce qu'il y a d'irrecevable dans la culture dont nous procédons pour le meilleur et pour le pire. Révolte d'autant plus vive, au demeurant, qu'on se sent coupable d'en procéder. Mais nous en procédons. Comment mon matérialisme même ne serait-il pas chrétien ?

Ce n'est donc pas cela qui m'a prioritairement *troublé* dans *Macbeth*, comme d'ailleurs dans tout le théâtre de Shakespeare. Tu t'en doutes, connaissant (un peu) la suite de ma démarche : c'est le rôle d'intervenant à part entière qu'y joue le langage lui-même.

Les mots (les siens, les tiens, les miens...) non comme féaux interprètes de l'âme humaine mais comme ses plus sournois adversaires.

« *Words, words, words !...* » m'a un jour balancé le clerc procureur de la *nrf* (lui qui a vécu d'en juger) histoire de balayer en homme de culture mon dernier argumentaire de survie.

Mais *Macbeth*, côté trahison des mots...

Que la formulation elliptique d'une prédiction improbable par trois allégories du destin engage un plutôt brave type à s'en faire l'agent criminel était déjà un modèle du genre. Mais qu'un euphémisme (*inhumaine* pour *cadavre*) et qu'une métaphore (la forêt en marche), autant dire deux malheureuses figures de style,

s'avèrent les essentielles instigatrices d'une effroyable tuerie pour avoir été prises au pied de la lettre, ça c'était du jamais lu - pour Bibi en tout cas ! Shakespeare - mine de rien - n'était-il pas en train d'inverser le rapport fond/forme tel qu'on me l'avait toujours enseigné ?

La rhétorique non plus vouée à servir au mieux l'expression de la pensée et de la passion humaines telles que la doxa classique les postulait à l'origine d'un drame, mais suscitant direct et la pensée, et la passion, et l'humain, et le drame...

Le verbe induirait-il la psyché autant que la psyché le verbe ?

Tout ou presque de notre conscience nous le devons à des textes, Joël, mais leurs auteurs n'ont-ils pas fait, comme nous-mêmes, qu'interpréter subjectivement des textes antérieurs ? Quid de la poule et quid de l'œuf, du verbe et de notre conscience ?...

Shakespeare, évidemment, n'a aucune raison de trancher. Pas plus qu'il ne précisera sa part de connivence personnelle chaque fois qu'un de ses personnages dit *je*. Ni la clé de lecture formaliste, ni la clé marxiste, ni la clé biographique, ni la clé girardienne, ni la clé psychanalytique, ni aucune clé métaphysique ne saurait nous ouvrir l'œuvre entière à elle seule. Ce qui pourrait bien faire la *force* de celle-ci, en revanche, c'est que toutes puissent en ouvrir une relecture différente. Et surtout - plus magistralement *troublant* encore, oui ! - que chaque relecture trouve suffisamment de quoi s'y valider sans contradiction avec la précédente pour y autoriser, chaque fois, une nouvelle exaltation du sens.

Encore faut-il qu'il y ait *re-lecture(s)*...

Faire simplement lire nos ados («...*un livre entier, M'sieur ?!* ») relevait déjà il y a vingt ans de la prouesse pédagogique.

Jusqu'en cinquième, passe encore... Toi comme moi, à l'expérience, en solo ou en équipe, avions nos trucs pour amorcer le *désir*. Pennac lui-même, qui enseignait avant de se vouer à la démagogie pure et dont j'ai fait lire *La fée Carabine* à mes élèves, se targue d'avoir inoculé le virus du romanesque aux plus rétifs par simple lecture à haute voix - ce que je crois d'autant plus volontiers qu'il est un excellent conteur. Mais ensuite et depuis ? dans la *vraie* vie ? alors que rien n'y oblige, que le prestige du magister s'effiloche et que la galaxie Gutenberg voit fondre ses parts du marché dionysiaque et apollinien plus vite que la banquise ?

« *Qui peut lire aujourd'hui de la littérature d'aujourd'hui, mon pauvre Jean, sinon quelques vieilles filles de province ?* » m'assénait Jacques Bens à l'aube du siècle. Sans négliger que ceux qui en lisent encore - même jeunes, virils et urbanisés mais rodés à la performance - pourraient bien ne retenir en moyenne (des études très sérieuses le soutiennent) qu'un mot sur six ou sept de ce qu'ils

lisent et se satisfaire d'en induire le reste faute de temps. A fortiori lorsqu'il ne s'agit *que* de romans.

Alors *relire* !*

Quand bien même serions-nous personnellement motivés à en ouvrir certains, de ces romans d'aujourd'hui, comment diable les choisirions-nous dans la pléthore annuelle ? Quelle qu'en soit l'origine - conseil d'ami, de libraire, de critique, de jury, extrait parcouru en diagonale sur un présentoir en tête de gondole, clip de promo, campagne d'affiches, interview, résumé d'éditeur en quatrième de couverture, jaquette racoleuse ou rassurant logo de collection ciblée - comment ne serait-ce pas toujours et toujours, tant qu'on n'en a pas lu et bien lu jusqu'à l'épilogue, sur la base de ce qu'on appelle des *préjugés* ?

Et comment nos préjugés d'aujourd'hui plus que ceux d'hier privilégieraient-ils d'entrée de jeu ce qui se propose de déquiller toutes nos préférences lectoriales - genres, tons, thèmes, opinions, goûts et couleurs - sur ce qui promet au contraire de les satisfaire et de les conforter ?

Ce que j'ai lu de toi, ce que tu as lu de moi - soyons honnêtes - ni toi ni moi n'en aurions eu la moindre curiosité sans notre histoire commune. Moi sur la foi de romans d'analyse et de *représentation* parmi trop d'autres (toi-même le revendiques), ouvertement apostoliques de surcroît ! toi sur celle (n'aie pas de honte à l'avouer...) d'expérimentations affichées plus ou moins mécanistes et autres abstractions déshumanisantes - sinon terroristes...

Sans notre passé commun nous ne nous serions jamais lus, Joël.

Alors relus ! (/)

*« Un livre en effet ne peut être apprécié que lentement ; il implique une réflexion (non surtout dans le sens d'effort intellectuel, mais dans celui de retour en arrière) ; il n'y a pas de lecture sans arrêt, sans mouvement inverse, sans relecture. Chose impossible et même absurde dans un monde où tout évolue (...), les Occidentaux contemporains ne parviennent plus à être des lecteurs... »

(Michel Houellebecq : *Interventions* - Flammarion 1998)

Le constat d'un tel état de fait, dont il voit comme toi l'origine dans « *la mort de Dieu en Occident* », Houellebecq en induit sa théorie du roman :

Prémisse 1 : « *Isomorphe à l'homme* » (c'est son postulat liminaire), le roman se doit de le refléter.

Prémisse 2 : l'homme d'aujourd'hui, mis dans l'incapacité de relire, ne lit plus ni ne lira jamais plus comme l'homme d'hier.

Conclusion : le romancier d'aujourd'hui se doit d'offrir à l'homme d'aujourd'hui des romans d'aujourd'hui et de demain qui ne se relisent ni ne se reliront pas.

(Je simplifie à peine...)

D'où sans doute l'actualité d'une littérature du rentre-dedans que je dirais volontiers *à la hussarde* qui, tant dans l'acte d'écrire que dans celui de lire, se soucie peu du chaos qu'elle laisse derrière elle. Mais qui n'en donne pas moins à *penser*...

Reste que si nous ne lisons prioritairement - ce qui semble aller de soi - que ce qui *amorce notre désir* en nous promettant de satisfaire nos attentes, et si celles-ci ne sont entretenues au fil des pages que pour mieux nous inciter à lire le livre jusqu'au bout, comment serions-nous tentés, une fois le livre lu et nos dernières attentes comblées, de le *re-lire* ?

Pourquoi, sauf à avoir conservé le niveau d'exigence de qui a besoin de réentendre la même histoire d'*Ernest et Célestine* tous les soirs pour s'endormir, repiquerions-nous dans la foulée à ce qui nous a d'emblée rassasiés de situations, d'émotions et autres réponses conformes à ce que nous en espérions ? « *Qu'est-ce que je gagne quand je tiens l'objet que je cherche ?* » cite un certain Joël Hillion (du *Viol de Lucrèce*, d'un certain William Shakespeare) sous le chapeau *La défaite du désir*...

Pourquoi diable aurais-je celui (le désir) de réinterroger ce qui ne soulèverait plus en moi le moindre doute ni ne susciterait - oui - le moindre *trouble* ?

Tel est d'ailleurs - toi-même le dénonces - le principe commercial des collections ciblées : proposer aux lectorats concernés des ouvrages conformes à leurs attentes, tous construits sur les mêmes modèles (dits *recettes*) qui ont fait leurs preuves, en en modulant juste les personnages, cadres et situations, jusqu'au dénouement qui libère.

Des ouvrages destinés à être vite jetés une fois lus, tu le sais, pour mieux convaincre d'en racheter d'autres, comme des capotes ou des stylos à bille, ou n'importe quoi qu'il importe de vendre et consommer en nombre une fois remplie leur fonction ou épuisé leur prestige.

Mais quelle fonction, parlant de romans ? Et quel prestige ?...

Faire rêver, dirait Pennac. Ne doutons pas qu'ils y parviennent...

Donner à penser, dis-tu, *c'est tout* !

Mais, Joël, ne doute pas qu'ils y parviennent aussi !

Sois sûr que tout est mis en oeuvre, dans une collection clientéliste, pour que les protagonistes auxquels s'identifieront les lecteurs addicts partagent d'emblée avec eux une vision globale du Bien, du Beau et du Vrai qui est déjà la leur : opinions, croyances, goûts et couleurs (toutes *valeurs* diraient nos politiques) qui les déterminent précisément comme cible lectorale. Comment, à chaque péripétie de l'intrigue, des lecteurs ainsi fidélisés ne vivraient-ils pas par procuration les mêmes hantises, les mêmes espoirs, les mêmes extases, les mêmes phobies, les mêmes révoltes, les mêmes conflits intérieurs, les mêmes *pensées* - oui - que leurs avatars préfabriqués ?...

Commençant à (un peu) mieux te connaître, comment croirais-je un seul instant que l'enjeu de conforter ainsi tes lecteurs dans leurs préjugés, de leur donner à vivre et à penser ce qu'ils avaient d'avance le désir de penser et de vivre, soit l'unique ambition de ton écriture ?

Donner à penser c'est bien, mais comment pourrais-tu soutenir en conscience que *c'est tout* ?...

Faute par ailleurs, puisque tu admets que le langage l'interdit, d'espérer transmettre tel quel ce que tu crois et moins encore ce que tu vis ou ressens, que te reste-t-il donc à faire penser que tu puisses encore tenir pour enjeu légitime - et motivant - d'écriture ?

Que te reste-t-il, à défaut de pouvoir transfuser tes préconçus et pressentis personnels à tes lecteurs, que d'au moins remettre les leurs en question ? Ces préconçus et pressentis qu'on a appelés *préjugés*, et dont tu t'es plus ou moins consciemment servi pour les motiver à lire ton livre jusqu'au bout plutôt qu'un autre...

Remettre en cause préconçus et pressentis, c'est peut-être moins motivant que dérouler les tiens propres, mais ça l'est tout de même plus que réfléchir ceux d'autrui à l'identique.

C'est aussi plus difficile, car les préjugés sont gravés dans du solide, mais c'est en tout cas moins illusoire qu'espérer leur substituer les tiens.

Pourquoi ne pas leur proposer à cet effet, par exemple (ça n'est qu'une suggestion...), un dénouement si saugrenu, si peu conforme aux attentes ainsi suscitées et entretenues qu'ils ne pourront même pas y croire ! un dénouement où rien, pour user de tes propres mots, ne *rentretrait dans l'ordre*. Les obliger à remettre en cause par le fait, d'une quelconque façon, soit la pertinence de ce qu'ils lisent, soit la lecture qu'ils en font ?

Les faire *douter*, pour commencer, dirait un scientifique.

Les *troubler*, diras-tu.

Les inciter (qui sait ?...) à *relire* au moins ce dénouement ou n'importe quel autre passage troublant du texte les ayant de même laissés dubitatifs - pour commencer.

Je précise bien « *pour commencer* », car convier à une relecture partielle, même attentive, même exigeante, ne saurait suffire à redonner du sens à ce qu'on ne comprend plus. Encore faudra-t-il que cette relecture partielle et exigeante fournisse - ou en tout cas suggère - une autre clé d'interprétation que celle pressentie jusque là et qui serait, du moins tes lecteurs pourront-ils l'espérer, plus adéquate...

Une clé d'interprétation qui transformerait la déception en révélation...

Une clé d'interprétation suffisamment excitante en tout cas pour induire, sur la base de nouveaux préjugés, le *désir* - oui - d'une relecture moins partielle du roman, elle-même plus attentive et exigeante - et qui ainsi réorientée n'en occulterait plus les mêmes six mots sur sept...

Une de ces relectures dont on a dit qu'elles étaient nécessaires, à défaut d'être suffisantes, à *exalter* le (ou les) sens d'un roman.

Ce n'est pas à toi que je l'apprendrai : nous appartenons l'un et l'autre à une génération, probablement la dernière, où le désir de lire des romans nous semblait d'autant plus naturel qu'il n'était guère d'autres médiums susceptibles d'exalter notre solitude ordinaire. Celle en particulier des premiers classiques de

poche accessibles aux budgets étudiants, des *enseigneurs* ou *appeleurs* encore audibles et autres maîtres à penser le long terme encore crédibles. Celle aussi où il n'était pas exceptionnel de trouver des revues littéraires dans les salles d'attente, les kiosques des gares et les librairies des hôpitaux. Celle encore où il n'était pas rare d'y lire des jugements aussi contrastés que juvénilement enflammés.

Quant à relire, nous y étions quasi contraints par l'institution, de la relecture forcée - même si partielle - qu'imposaient les questionnaires balisés du Lagarde et Michard et les copieux programmes d'examens couperets, à l'esprit même des mémoires et thèses d'un enseignement universitaire obstinément voué à approfondir les mêmes incontestés grands titres du passé.

Et ne parlons pas des textes de théâtre dont chaque nouvelle traduction, mise en scène ou redistribution des rôles offrait dans un fauteuil, pour le meilleur ou pour le pire, une relecture on ne peut plus effective de Molière, de Shakespeare ou d'Eschyle...

Comment n'y aurions-nous pas eu accès direct à la polysémie du jeu des mots et à l'exaltation qui le plus souvent l'accompagne ?

Mais nous n'en sommes plus là.

Pour toutes les causes prévisibles déjà dites, fort bien exposées et exploitées par Houellebecq, tout désormais tend à nous dissuader de lire et a fortiori de relire l'art littéraire du présent. Causes on ne peut plus prévisibles (mon Fabrice dirait *normales*) j'y insiste : comment, en l'absence revendiquée de toutes règles, de tous critères, de toute rationalité, de toutes définitions et de tous enjeux propres communément légitimés, l'ultime secteur purement verbal dit de *l'exception culturelle* aurait-il pu échapper longtemps aux laminantes raisons et règles de l'exclusive compétition marchande ?

Comment les libres mécènes éditeurs n'y seraient-ils pas insensiblement devenus, sur le modèle performant du showbiz, de plus ou moins avisés investisseurs en culturellement rentable, et les derniers libres clercs critiques subjectivistes de Télérama et d'ailleurs - quoique la main sur le cœur - leurs agents de communication plus ou moins obligés ?

Relis (à propos de relecture) le catalogue de mes inquiétudes, questionnements et autres scrupules exposés dans les présentes pages 10 et 11 tels que je les ai vécus au *Chemin*. Sans doute attestaient-ils ma double mauvaise conscience de marxiste chrétien, mais ne les devais-je pas aussi à l'évidence que ma quasi félicité d'alors était déjà anachronique ? si fragilement fondée en tout cas, si illégitime et indéfendable en l'état qu'elle me serait contestée un jour ou l'autre ?

Comment, si je ne légitimais pas à mes propres yeux ce qu'une collection dite *de recherche* se devait de rechercher, si je ne lui fixais aucun objectif propre aussi collectivement justifiable que contrôlable, comment - dans une société concurrentielle où le texte nu ne cesse de perdre en crédit - n'en aurait-elle pas

été réduite tôt ou tard à ne plus désespérément chercher que l'hypothétique attention de lecteurs boulimiques prêts à tout gober ?

Mais alors, quel objectif propre, justifiable et contrôlable ?

A quoi et à qui ça servira demain, M'sieur, vos romans «de recherche» ?

A défendre quelque nouvelle bonne cause préjugée intemporelle ?

On a déjà dit non, et quand bien même : comment une démarche qui se destinerait à propager une quelconque vision préconçue du Vrai, ou du Bien ou du Beau, pourrait-elle se prétendre *de recherche* ? Quelle recherche a jamais su ce qu'elle *devait* trouver ?

Donner à rêver, à penser ou à vivre par procuration ce que chacun ou soi-même a déjà plus ou moins consciemment besoin de penser, de rêver ou de vivre ? Si possible à des clientèles répertoriables par leurs goûts et opinions suffisamment nombreuses pour en espérer un profit ?...

Là non plus, nul besoin de recherche spécifique : les opiums littéraires à l'ancienne (les *génériques* en quelque sorte, auxquels les patients sont habitués) faisaient déjà ça très bien, et les nouvelles opiacées médiatiques le feront plus efficacement encore.

Alors quoi ?

A y réfléchir, l'enjeu le plus probant que je pouvais donner à ma recherche littéraire personnelle n'était-il pas celui-là même qui m'avait le premier motivé quand j'étais lycéen, à l'âge où - dit-on justement - il est normal de *se chercher* ? A savoir, par exemple, le rare et violent plaisir de découvrir parfois, à la relecture scolaire de classiques déjà lus à la va-vite par fringale ou devoir, des ambiguïtés que j'y avais d'abord occultées et dont la découverte m'exaltait le sens.

A savoir aussi et surtout, à la relecture (toujours elle) de mes propres textes antérieurs, parmi tant de belles phrases fabriquées d'après modèles qui ne me touchaient déjà plus, découvrir quelques non moins jouissifs doubles sens qu'en toute conscience je n'avais jamais cherché à produire. De ces ambiguïtés qui procédaient bel et bien de mon texte pourtant, et que force m'était là encore de qualifier d'*exaltantes* puisqu'elles amélioraient à mes propres yeux - ô combien ! - l'image que j'avais voulu y donner de moi-même. A charge pour moi d'en élucider et mieux maîtriser désormais les causes inopinées, car tout effet a des causes, quitte à devoir tout réécrire en conséquence après avoir tout déchiré !

C'est au prix de ce sacrifice-là, Bibi, qu'on progresse !

D'accord ! Tu me diras que l'*exaltation* (sinon l'idée même de *progrès*) c'est un truc de jeunes. Ça se conçoit à 13, 15 ou 17 ans, quand on a l'énergie et le *désir*, quand tout ou presque est nouveau et s'avère d'emblée tout beau. Un peu moins plus tard, quand on s'est sélectionné des modèles et qu'on ne vise plus qu'à leur ressembler. Beaucoup moins ensuite, à l'entrée dans la carrière, quand il est acquis qu'on s'est enfin *trouvé* et qu'on en sait assez sur le monde et soi-même

pour désormais décider seul de son propre Beau, de son propre Bien et de son propre Vrai.

Quand on se sent Rastignac au Père Lachaise, en somme, où tous modèles sont enterrés.

Surtout (surtout !) en Littérature, où le clergé en place vous ressasse d'emblée qu'il n'est plus ni n'a jamais été de progrès en Art mais juste une succession de *génies* intemporels. Qu'on ne saurait décider d'en devenir un à force de travail mais qu'on peut toujours travailler à être jugé tel par le mécène en exercice ou la loi du marché. Puis qu'il suffira, pour confirmer, de leur rester fidèle autant qu'à soi-même...

Et si les attendus ainsi ressassés d'un clergé juge et partie étaient aussi mal fondés qu'arbitraires ? aussi arbitraires que trompeurs, aussi trompeurs que dissuasifs, et aussi dissuasifs que pétrifiants ?

Surtout propres, en d'autres termes, à briser net tout *désir* ultérieur d'exalter autrui en s'exaltant soi-même...

Telle que je la suggère comme enjeu d'écriture à tous égards plus légitime et motivant que ceux de « donner à rêver » ou « donner à penser », l'*exaltation* de soi-même et d'autrui vaut bien que je te rappelle ici (pardonne-moi ce que le clergé précité ne manquera pas de taxer un prochain jour de *harcèlement démonstratif*) ce que j'en disais dans ma lettre à Fabrice sur l'*Offrande musicale* :

(...) « C'est ce type de lente remise en cause que j'appelle *exaltation*, au sens originel et quasi physique du mot (du bas latin *ex-altatio*) : action de dresser, d'exhausser, d'élever ou de s'élever. L'accession, par exemple, moyennant la patience et l'effort d'escalader un escalier en colimaçon qui peut paraître interminable, au sommet d'une tour d'où l'on voit *mieux*, d'où l'on écoute *mieux*, d'où l'on respire *mieux*, d'où l'on ressent *mieux*, d'où l'on comprend *mieux* le même environnement banal » (...)

Le rapport est lointain entre cette exaltation-là, conviens-en, et celle stigmatisée par la bourgeoisie égocentriste *normale*, lorsqu'elle taxe indifféremment d'*exalté* (d'*extrémiste*, d'*ultra(iste)*, de *terroriste*, voire de *racaille*) quiconque se rebelle violemment contre la législation de bric et de broc dont elle se fait un rempart.

Le rapport est déjà plus net avec l'exaltation mystique en revanche, telle qu'évoquée dans la même lettre, dont parlent les théologiens à propos de la Passion du Christ : sa montée au calvaire et le dressement de sa croix, préludes à l'Ascension ultime où l'homme Jésus s'avère Dieu. (Même si, pour ma part, je préfère y reconnaître un écho de l'injonction si jouissivement formulée par Gide l'agnostique de *suivre sa pente pourvu que ce soit en montant...*)

Mais c'est encore dans le domaine des sciences dites fondamentales, comme y convie le mot *recherche*, que l'exaltation érigée en objectif prend sans doute tout son sens...

Ce qu'on entend par *recherche*, en science pure, ne se soucie pas non plus d'expliquer du déjà compris ni de se fixer a priori aucune conclusion désirable.

Au contraire ! les exemples sont multiples où ce qu'il est convenu d'appeler *découverte*, loin d'autoriser l'application qu'on en espérait, ne fait au mieux qu'en suggérer d'autres dans des domaines inopinés. Son enjeu propre n'est jamais un résultat prévu ni voulu mais l'élucidation, quelle qu'elle se traduise, d'un mystère encore inexpliqué, cause de cause dans la quête jamais forclosée des origines du monde ou surgissement d'une inconséquence dans ce qu'on en croyait acquis.

Sans doute le durable prestige de la recherche scientifique est-il surtout dû - pour le meilleur et malheureusement pour le pire - à ses applications les plus spectaculairement performantes jusque dans notre vie quotidienne, mais pas que...

Ce qui l'a crédibilisée en dépit des superstitions les plus tenaces et de ses effets indirects les plus terrifiants, c'est aussi cette humilité qui lui interdit de jamais prétendre aboutir : ni la cosmologie de Ptolémée, ni celle de Copernic, ni la théorie du big bang ne s'offrent comme des représentations définitives de l'univers, tout au plus l'expérimentation pourra-t-elle attester qu'elles en sont de moins fausses que les précédentes.

Les Vérités premières et dernières, si sacrées aux esprits croyants, n'y sont pas menacées.

Sans oublier le respect généralement accordé aux chercheurs eux-mêmes, tels qu'ils se sont imposé les premiers des langages univoques et des critères communs de contrôle. Avec cette conséquence que l'éventuelle élucidation de l'un pourra s'y trouver à chaque instant validée ou invalidée par tous. Et cela à l'échelle du monde, en relative indépendance des considérations personnelles politiques ou morales des uns et des autres sur l'opportunité de la partager ou de l'exploiter.

J'ai tout oublié ou presque de mes études scientifiques, Joël : j'y étais médiocrement doué. Mais je n'en ai jamais renié cet état d'esprit fondateur que j'oserai qualifier d'*honnêteté intellectuelle*, celle-là même qui t'accordera sans réserve que si science sans conscience n'est que ruine de l'âme, conscience sans science ne mènera jamais qu'à l'obscurantisme assumé.

Tu ne seras donc pas surpris que ma propre recherche, telle qu'elle s'était donnée l'exaltation de moi-même et d'autrui pour enjeu, se soit davantage inspirée des dites sciences fondamentales en leur fonctionnement propre que d'aucun modèle tutélaire privilégié, *enseigneur, appeleur*, guide spirituel, génie littéraire pléiadisé ou autre maître à penser le déjà pensé, quand bien même je devrais à tous et à mes père et mère de m'en imposer l'exigence.

Plutôt que de viser encore et encore à communiquer des états d'âme dont elle est bien incapable de transmettre la spécificité, plutôt que de s'attacher à poser (fût-ce le moins subjectivement possible) des problèmes sociétaux qu'elle est non moins impuissante à résoudre, pourquoi, dans l'impasse et le discrédit où elle se trouve après deux siècles consacrés à se libérer de ses conventions constitutives, la fiction romanesque ne s'emploierait-elle pas à résoudre - pour espérer se

régénérer - les problèmes inhérents au peu de conventions formelles vivantes qui lui restent et dont on puisse être à peu près sûr qu'ils n'ont été résolus par personne ?

Bon, d'accord ! Ma quasi pudibonderie me prédisposait peut-être à préférer la résolution de problèmes aux déballages d'opinions et de passions tripales. Mes années de prépa Arts et Métiers ne m'avaient certes pas donné le génie des maths et m'avaient surtout prouvé que nombre de mes condisciples étaient assurément plus vifs que moi en la matière, mais j'y avais connu un prof assez exceptionnel - un *enseigneur*, c'est vrai. Et surtout mon côté bourrin, qui m'aurait fait relire trois fois le cours pour parvenir à résoudre seul une équation des plus absconses, m'avait conduit à ce constat *troublant* de l'ineffable satisfaction (émotion ? plaisir ? jouissance ? exultation ?...) qu'on pouvait éprouver à soudain se dévoiler le plus opaque des mystères. Et cela sans avoir besoin d'en espérer aucune gratification extérieure...

Moi qui avais seize ans et n'étais que moi, comment n'aurais-je pas imaginé plus convoitable que l'extase la plus sensuellement orgasmique ce qu'avait dû éprouver un Archimède ou un Galilée à dénouer les premiers leurs énigmes du monde ! dussent leurs avancées n'être jamais définitives, dussent-elles être dévoyées par des utilisateurs sans conscience, dussent les hommes de guerre, les clercs et les cons les leur faire chèrement payer...

La Connaissance à l'état épiphanique - *Euréka ! Bon Dieu mais c'est bien sûr !* - comme péché originel et ultime...

Comprendre ce qu'on ne comprenait pas, ne serait-ce qu'un tout petit peu mieux, comme *jouissance en soi* !

Tu ne seras donc pas surpris non plus qu'appliquée à l'écriture romanesque, ma théorie du texte ainsi déterminée par le désir liminaire de mieux comprendre et faire mieux comprendre les causes mêmes des émotions, sentiments et sensations que le texte procure (car aucun ni aucune ne saurait y être, là comme ailleurs, un effet sans causes objectives) se soit plus particulièrement intéressée au genre dit *d'énigme*...

Peut-être, puisque tu t'obstines à le *croire*, l'intérêt que portent certains de ses lecteurs au roman policier n'est-il que de « bouc-émissairiser » (*catharsiser* ?) leur angoisse de la mort. Sans doute même - soit dit sans malice - est-ce surtout le cas de ses lecteurs croyants, chez qui il permettrait ainsi de dédouaner Dieu de ses propres crimes. Tu comprendras que le matérialiste athée préfère pour sa part y voir l'un des rares genres conventionnels encore vivants où la conscience critique, sinon la simple *raison*, est appelée à s'exercer :

- où l'amateur, en position d'apprenti chercheur, est lui aussi en quête d'une vérité, si ludique, si arbitraire, si provisoire, si relative soit-elle - et si conscient qu'il en soit,
- où la vérité recherchée n'est jamais de juste savoir *qui* ? mais aussi pourquoi ? dans quel but ? et comment ? sans nullement lui interdire en sus

de réfléchir en moraliste à d'éventuelles circonstances aggravantes ou atténuantes concernant l'auteur du crime et celui du texte,

- où il ne saurait négliger, loin de se laisser guider par l'empathie où l'antipathie que lui inspire tel ou tel, qu'on doit en premier chef s'y méfier des émotions et des apparences,

- où cette méfiance à l'endroit de ses propres émotions, sensations et autres inclinations spontanées, n'exclut nullement celles-ci de sa lecture, au contraire ! il convient *d'abord* d'être *troublé*, et vivement, pour avoir quelque raison d'en suspecter la cause,

- où, loin de n'avoir qu'à retenir le mot sur six ou sept qui conforte ses préjugés et le mènera par le plus court chemin aux conclusions qu'il désire, sait qu'il s'y mêle des trompe-l'œil et des trompe-la-pensée,

- où il lui arrive encore, quoi qu'en préjugent Houellebecq et ses thuriféraires, de relire ce qu'il y comprend mal, ce qui lui semble superflu, trop travaillé, trop ennuyeux, trop confus, trop bizarre, trop gratuit, trop remarquable, trop insistant ou au contraire trop évasif pour n'être qu'un leurre,

- où, *beau lecteur* comme on dit *beau joueur*, il sait surtout reconnaître que l'auteur fournit en général aux problèmes posés des solutions plus satisfaisantes que les siennes,

- où il n'est donc pas unimaginable d'espérer qu'un dénouement résolument décevant ou paradoxal induise de sa part une relecture de contrôle au moins partielle. Une relecture dubitative et inquisitrice qui pourrait bien lui révéler cette fois, pour peu qu'on l'y ait mise, une clé de relecture globale plus exaltante encore que ce qu'avaient jamais pu convoiter ses préjugés initiaux d'amateur...

Simple question d'exigence lectorale...

D'accord ! tout cela n'est peut-être qu'un préjugé de ma part sur les adeptes du *genre* policier, aussi optimiste que le tien est pessimiste. D'accord ! je leur prête sans doute un peu vite l'exigence qui était la mienne, adolescent, lorsque les romans d'énigme (dont le polar n'est qu'un avatar) constituaient l'essentiel de mes lectures plaisir.

Mais soyons pragmatiques !

Où l'exaltation souhaitée suppose une *re*-lecture qui elle-même exige une lecture première effective, comment ne m'adresserais-je pas en priorité à ceux des lectorats survivants supposés les plus motivés à comprendre ce qu'ils lisent - au risque assumé d'y voir leur interprétation remise en cause - plutôt qu'à ceux qui s'y laissent exclusivement conforter par ce qu'ils pensent déjà ?

Quand ce ne serait ni une fin en soi ni l'expression d'un goût personnel, comment le choix du roman d'énigme ne s'imposerait-il pas à la recherche littéraire comme *stratégie* autorale ?

Restera alors le problème... du choix des problèmes à y résoudre présumés irrésolus.

Je n'ai pas lu tous les romans. Ni moi, ni le mécène qui m'édite, ni le clerc qui me juge, ni le simple amateur. Comment pourrais-je être sûr, avec ou sans leur aide, que le problème littéraire que je sou mets tant à ma recherche qu'à leur sagacité ne s'est pas déjà posé à d'autres avant moi plus habiles que moi à le résoudre ? A fortiori s'il s'offre en termes de *représentation* personnelle des sempiternels problèmes irrésolus du monde et de l'ego...

Comment n'aurait-on pas plus de chances de s'en poser d'inédits et susceptibles - qui sait ? - de résolutions convaincantes - en s'interrogeant sur les capacités mêmes du langage à exprimer autre chose qu'une indéfiniment vaine représentation personnelle de l'ego et du monde ?

Pourquoi, soit dit autrement, ne nous emploierions-nous pas à inverser délibérément le rapport fond/forme tel qu'y conviait le *Macbeth* de Shakespeare, mais en construisant le drame non plus tant désormais sur la base d'allégories, d'ellipses, euphémismes, métaphores et autres tropes devenus clichés à l'usage mais sur celle de procédures rhétoriques encore inexploitées ?

Par-delà les catalogues de Fontanier à Genette, il en reste des centaines envisageables. *Potentielles*, diraient les Oulipiens...

Ce sont de telles procédures inexploitées qu'on désigne en général sous le terme de *contraintes formelles* et que je préfère qualifier d'*hypothèses* à titre personnel, autant en référence à la recherche mathématique dont j'ose immodestement m'inspirer que pour les distinguer de toutes les autres conventions constitutives du langage. Celles auxquelles, tu n'as pas tort d'y insister, le plus libre des auteurs - ou postulé tel - ne se trouve pas moins *contraint* :

« Puisqu'il s'agit d'explorer les potentialités émotives de l'écrit nous la fonderons, en bonne logique, sur ce que nous pourrions appeler une hypothèse d'écriture : l'une de ces procédures non convenues par sa grammaire et qui excède le répertoire connu de sa rhétorique. Hypothèse qui se présenterait un peu comme une régulation supplémentaire, non contradictoire avec les règles existantes mais que celles-ci n'impliquent nullement non plus : une régulation comparable en somme à celles de la poésie classique, telles qu'elles régissent l'alexandrin ou le sonnet. A ceci près que cette régulation, puisqu'elle serait non convenue (sinon inconvenante), ne procéderait ici d'aucune tradition canonique. »

(Une stratégie des contraintes, p.8)

Pardonne-moi de m'autociter, mais la précision m'est ici nécessaire pour dissiper un double malentendu de ta part concernant ma pratique desdites contraintes, malentendu - il faut dire - largement partagé par tous les clercs qui en condamnent d'office le recours avant même d'avoir lu les textes qui en procèdent.

La contrainte-hypothèse n'est d'abord en aucune manière assimilable aux règles de syntaxe imposées par l'usage, l'Académie ou autre manuel du bien écrire pour *gens de qualité*, et moins encore aux Commandements bibliques ou à

aucune Règle religieuse telle que la prieure carmélite de Bernanos en plaide l'exigence. Ni précepte intangible, ni rassurant refuge ou autre cuirasse à l'épreuve des doutes, ni masochisme mystique, ni « *caprice de riches* », ni label identitaire. En tant qu'hypothèse, elle ne sera même désignable comme *règle* qu'au terme de l'expérimentation autorale ou lectorale qui l'aura validée. Autant dire : après autant de réajustements, d'amendements, de repentirs qu'il aura été nécessaire pour parvenir, de réécriture en réécriture et de relecture en relecture, à un résultat concluant (à tout le moins subjectivement optimal) en termes de *jouissance*.

Ainsi font (paraît-il...) les plus modestes chercheurs en laboratoire explorant méthodiquement les tenants et aboutissants de mille et une hypothèses susceptibles de résoudre le problème en instance avant que d'en retenir une par élimination des autres (quand tout se passe bien...) qualifiable de découverte ou en tout cas d'*avancée* en termes de certitude relative.

Après quoi, en laboratoire comme à l'écritoire, on passera à d'autres problèmes irrésolus et - implicitement - à de nouvelles hypothèses. Les contraintes formelles inédites dont je parle, dès lors que l'écriture se veut recherche, ne sauraient servir à chaque auteur chercheur qu'une fois.

Second malentendu :

« *Je me méfie des contraintes formelles, écris-tu. Elles relèvent du codage et je ne vois pas ce que le morse ajoute au texte qu'il encode...* »

Répétons-le sept fois s'il le faut à qui ne retiendrait qu'un mot sur sept : celles dont je me réclame ne lui ajoutent rien !

Pas plus que les faits divers qui en sont les prétextes n'*ajoutent* au *Rouge et le noir* ou à *Madame Bovary*.

Ni ornementales, ni même soupçonnables de prime lecture, elles n'ajoutent pas plus au texte que ses fondations invisibles ou son armature métallique n'*ajoutent* quoi que ce soit à la tour de vingt étages. Sauf que, sans elles, ni le texte ni la tour ne tiendraient debout ni n'auraient sans doute pu se construire ou même s'imaginer.

Outre que les contraintes encore inexploitées dites justement *de construction* ne sont nullement de l'ordre du cryptage d'aucun prétexte supposé, c'est même tout l'intérêt de fonder les contenus et composantes du texte romanesque sur elles plutôt que l'inverse (genre, intrigue, thématique, sociologie, psychologies, dilemmes, digressions, descriptions...) que l'éventuelle nécessité ici et là d'en induire de surcroît une rhétorique des plus désuètes (des pires clichés aux plus avouées imitations) ne saurait y être tenu pour un caprice de mode.

A ta décharge, et à celle des clercs décideurs qui se retranchent si volontiers derrière ce type de *méfiance* pour s'interdire de relire ce qu'ils ont condamné d'avance, convenons qu'un archétype du roman à contraintes comme *La Disparition*, n'a pu qu'en nourrir le préjugé bien au-delà des clergés les plus conservateurs :

Si l'*encodage* lipogrammatique de *Booz endormi* par exemple (de *Recueillement* ou, a fortiori, du sonnet des *Voyelles*) y constitue un morceau de bravoure pour le moins jubilatoire et une prouesse technique d'un intérêt pédagogique peu contestable, force est d'admettre à la relecture comparative que la copie encodée est loin d'*ajouter* au modèle. Et quel humble amateur d'énigmes dépasserait par ailleurs la première page d'un roman écrit dans un style si ouvertement transgressif sans en avoir d'emblée la clé en main ?

Donc méfiance ! je te l'accorde. Toutes les expérimentations d'un auteur chercheur ne sont pas d'une même exaltante pertinence (et Perec a commis bien pire - si tu veux mon avis subjectif - avec *Alphabet* dans la catégorie autobloquante et *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* dans l'ultra-lâche...). Il n'est pas que Blaise Pascal à se lancer des paris stupides.

Mais la légitime méfiance présente cet avantage sur la foi aveugle (dont elle est somme toute l'antithèse) qu'elle ne devrait rien tant espérer que sa propre remise en question.

Peut-être n'es-tu pas plus amateur de picaresque foisonnant que de polars, mais si d'aventure tu as lu *La vie mode d'emploi* avec l'indiscrete curiosité d'un fondu de feuilletons domestiques, et si tu en as relu pour le seul plaisir tel ou tel épisode plus particulièrement réjouissant, comment n'y aurais-tu pas bientôt réveillé de non moins réjouissants échos (symétries, récurrences, antinomies, motifs et figures...) d'autres épisodes ! Ne me dis pas que l'insoupçonnable bâti des quelque cinquante régulations (et plus, selon Bernard Magné...) qui en trament imperceptiblement l'échiquier microcosmique n'a pas fini par y ranimer d'un épisode l'autre, ici et là, de relectures partielles en relectures diagonales, ces doubles ou triples sens que j'ai dits *mobiles* du langage, en référence à ceux de Calder ? Ceux-là même qu'exaltent pour l'œil, quant à eux, quoique de manière moins désirante et moins consciente, les humeurs du soleil et du vent. Comme aussi en musique, pour l'oreille, ses variations exaltent les prestiges du thème le plus rébarbatif.

A défaut d'être subjectivement du goût de tous et d'autant porteuse d'un point de vue marketing, au moins la remise en question peut-elle objectivement se construire et l'exaltation du sens se vérifier.

Mais il m'est une réserve plus troublante encore que m'inspire ta *méfiance*, si légitime soit-elle.

Sans doute as-tu lu *Les fleurs de Tarbes* (1936) sous-titré « *De la terreur dans les lettres* ». Ceux que Paulhan y qualifiait de *terroristes* (le premier à oser le faire en parlant d'écrivains), loin d'être alors les plus motivés chercheurs ès rhétoriques n'étaient-ils pas au contraire ceux qui se *méfiaient* le plus de leurs *fleurs* ? Ceux qui, loin d'en attendre la moindre exaltation du langage, visaient au contraire à l'en épurer systématiquement ? Ceux qui, loin de rien y espérer d'aucune rationalité ni d'aucune règle, ne cessaient en revanche d'en dénoncer les artifices et habillages convenus pour mieux y viser (je le cite) l'«*extrême pureté de l'âme et la fraîcheur de l'innocence commune* » ?

Grand clerc de la *nrf* hors les années d'occupation, du temps où les clercs se voulaient au-dessus des clans et de leurs intérêts privés, Paulhan pouvait bien se permettre d'en avertir ses propres amis surréalistes et avant-gardistes de tous poils : à trop *se méfier* des conventions et artifices du langage (qui n'est qu'artifices et conventions), à rageusement s'en dépouiller au nom de l'universelle authenticité, ne risquait-on pas surtout d'atteindre une nudité jusqu'à l'os (ou pire) de moins en moins émoustillante ? De *Work in progress* à *Malone* (en extrapolant à peine) via Anthonin Arthaud dans la catégorie théâtre et Isidore Isou toutes catégories confondues...

A ces épurateurs déclarés, Paulhan opposait malicieusement les puristes qu'il appelait *rhétoriciens*, dont beaucoup étaient aussi de ses amis, soucieux quant à eux de se choisir dans la panoplie des procédures éprouvées les plus seyantes à leurs goûts et pensées, les plus à même, par le fait, de leur constituer un style identitaire - au service de thématiques non moins personnelles - qui témoignerait à jamais de leur imputrescible différence. Les plus *méfiantes*, autant dire, à l'endroit des transgressions, des remises en cause, des moindres évolutions sinon d'aucun dépassement littéraire qualifiable de progrès.

Entre ces nouveaux anciens et les nouveaux modernes, entre l'aspiration à la statue pur marbre et celle à l'héroïque poussière, le jugement du clerc Paulhan - guerrier appliqué des lettres - n'a jamais eu à décider du meilleur sort pour l'écrivain et pour l'objet littéraire en général. Disparu en 68, du moins ne verrait-il pas l'offre et la demande en décider à sa place.

Tu as dit *méfiance* ?

Comment ne pas prendre acte aujourd'hui qu'au lieu de *se méfier* les uns des autres et même pire, idéalistes *terroristes* en quête d'un langage aussi pur qu'universel et idéalistes *rhétoriciens* cantonnés à la défense pied à pied de leurs purs ego, auraient été bien inspirés de se méfier d'abord - et pas qu'un peu - du pragmatisme marchand qui allait universellement faire main basse sur toutes exploitations et toutes postérités de tous langages...

Lui faire barrage n'était-il pas subconsciemment le premier objectif (*objectif* - oui - autant qu'exigible) de ma *stratégie des contraintes* ?

Telle qu'elle ne saurait nier la matérialité d'aucun langage sur laquelle elle se fonde ni lui enjoindre aucun idéal exogène universel ou personnel, aurait-elle pu (aurait-elle dû ?) inciter les uns et les autres à dépasser leur clivage ? Force m'est de reconnaître en tout cas qu'elle n'a jamais dépassé ne serait-ce que le niveau d'audience de tables rondes pour chevaliers mendiants et de revues confidentielles.

Poor Yorrick !...

Mais sans doute aurait-il fallu dans le même temps que l'Etat de droit, supposé garant de l'Education, de la Santé et de la Culture pour tous (avec un grand C, sciences, techniques, arts et lettres - dionysiaques et apolliniennes - compris) ne soit pas devenu lui-même l'otage consentant du totalitarisme marchand - autre problème non moins irrésolu.

La remise en question offerte à l'encan se vendra toujours mal. Et il est à craindre que l'exaltation par elle promise, qui pis est sur le modèle réputé si hermétique des sciences, ne soit pas plus commercialement porteuse. Sans doute exigerait-elle d'abord mille et une applications aussi ludiques et probantes que *La vie mode d'emploi*, et toutes différentes dès lors que fondées sur des hypothèses différentes, pour rallier un nombre croissant de ceux, auteurs et lecteurs, qui s'en *méfient* encore.

Mais en attendant ?

En matière de littérature fictionnelle vivante, lucide, conséquente, exigeante, *désirable*, qui ne se satisferait pas de cibler plus ou moins consciemment des clientèles préconquises pour leur être un opium parmi d'autres, *what else ?*

Alors patience !

Et rigueur ! Ce n'est pas au pédagogue que je l'apprendrai : celle-ci n'exclut pas l'amour...

« *Je n'oppose jamais le fond et la forme*, declares-tu. *Pour moi, le fond est une forme plus complexe, c'est tout* ».

Non, Joël ! Tu as le droit de le croire et même de le souhaiter mais non ! A moins de réviser le dictionnaire, fond et forme ne se confondent pas plus que le concept (signifié) et le mot (*signifiant*) : c'est d'ailleurs toute la problématique du traducteur que le même signifié n'a pas le même signifiant dans toutes les langues, ni dans chacune le même signifiant les mêmes signifiés. Fond et forme ne s'identifient pas plus l'un à l'autre que le contenu au contenant ou le pied du danseur au gros sabot, même en plus *complexe* !

Et ça n'est surtout ni *jamais* ni *tout**...

Si, en revanche, tu veux dire par là que tout changement parmi les mots d'un texte en altèrera plus ou moins sensiblement la perception, j'en suis d'accord ! Si tu veux me convaincre qu'une telle correction ou réécriture de ta part visera toujours à une coïncidence optimale entre ce que tu *aimerais* dire et ce que les conventions du langage (*hypothèses* formelles comprises) te convient à dire d'autre, c'est exactement l'idée que je développe dans ma *Stratégie des contraintes* (p.17 : *Dialectique de la forme et du fond*).

Encore faudra-t-il toujours, pour enclencher une telle dialectique, et qui engage tant l'auteur à une réécriture que le lecteur à une relecture du texte, qu'il y ait de leur part ne serait-ce que l'intuition préalable d'une inadéquation de fait entre sa forme en devenir et le fond qu'on lui préjuge (contradiction, opposition, inadéquation, distorsion, trahison, disruption, antinomie, antonymie, *double trompeur* ou *symétrie trompeuse*, ne soyons pas sectaire ...) (/)

* Tu as non moins le droit d'*aimer* la citation de Joyce que tu convoques en renfort : « *L'âme est la forme des formes* ». Je doute qu'elle fasse beaucoup avancer notre réflexion sur le jugement littéraire mais elle pourrait illustrer superbement l'une de mes craintes : à trop vouloir dire l'indicible ne risquerait-on pas de donner à penser l'impensable ?

Sans doute les mathématiques et la musique pure (sans texte ni programme) peuvent-elles prétendre à la parfaite adéquation dont nous rêvons l'un et l'autre, en ce sens que ce sont des langages autoréférentiels. Leurs adeptes, amateurs ou utilisateurs, peuvent certes en investir les paramètres de leur propre vécu, pratique, intellectuel ou sensuel, y accrocher, y *fixer* parfois - oui - leurs propres signifiés ou leurs propres affects. N'empêche qu'en eux-mêmes, ne serait-ce qu'à permettre de tout ou presque indifféremment accrocher, fixer et signifier, ils ne signifient rien. Pas plus en tout cas que « *l'histoire racontée par un fou* » telle que notre cher Macbeth se la raconte...

Peut-être aussi certains poèmes nous paraissent-ils si musicalement aboutis qu'il semble impossible d'en changer le moindre mot sans qu'ils y perdent de leur charme. Sans doute encore, a contrario, l'hyperprosaïsme du *Parti pris des choses* de Francis Ponge (par ailleurs emblématique de cette écriture matérialiste dont je me réclame) tend-il à la même parfaite adéquation d'avoir fait du signifiant lui-même un objet à part entière d'intérêt et d'exaltation. Mais c'est au prix, dans tous les cas, d'en devenir des textes aussi gratuitement a-signifiants et a-moraux (jouissifs en soi) qu'en toute rigueur intraduisibles...

Et nous parlons, nous, de romans... Va donc entretenir sur 100 ou 300 pages ne serait-ce que l'illusion - et la jouissance qui va avec - d'une cohérence interne si absolument nécessaire qu'aucune séquence descriptive, narrative ou dialoguée ne saurait en être modifiée ni exprimée autrement sans dommage !

Et pourtant !...

Et pourtant l'un et l'autre, à défaut de jamais atteindre la parfaite coïncidence, faisons bel et bien comme si une meilleure adéquation entre fond et forme était toujours possible : entre notre désir premier du texte et son point final (parce qu'il faut bien finir par finir...), nous ne cessons de nous corriger, de changer des mots, des tournures, de modifier ou de déplacer des paragraphes entiers, d'ajouter ici, de supprimer là, de réviser jusqu'à nos scénarios les plus machiavéliques et nos plans les plus élaborés... Comment oserions-nous prétendre, sinon, avoir mis dix ou vingt ans à écrire nos livres ?

C'est cela - non ? - la conscience (en son double sens) des consciencieux : puisque assurés qu'aucun de leurs romans ne pourra jamais imprimer chez autrui le moindre copié-collé de leurs propres états d'âme et perceptions du monde (qu'aucun ne saurait en d'autres termes être *isomorphe* de leur vécu personnel ni d'aucune *vie* globale, n'en déplaise à Houellebecq et à ses disciples), comment n'en exigeraient-ils pas en revanche une image - si déroutante qu'elle soit d'eux-mêmes et du monde - dont ils puissent malgré tout être fiers ?

Quelle satisfaction aurions-nous d'écrire, de réécrire, de peaufiner et de publier des textes dont la relecture nous ferait honte ?

Or si, en situation d'auteur, tu éprouves l'exigence de réécrire ce qui te semble insatisfaisant dans ton écriture initiale, de remettre vingt fois ton ouvrage sur le métier pour peu qu'il te déçoive à chacune, comment, en situation de lecteur, ne comprendrais-tu pas la nécessité, ici et là, de relire (ne serait-ce qu'une fois sans

occulter six mots sur sept) ce qui bloque ta lecture première ou déjoue d'une quelconque façon tes attentes ? Ne serait-ce que pour la possible jouissance (car c'en est une, j'y insiste !) de mieux comprendre ce qu'a priori tu comprends mal. Pour éventuellement amorcer - pour peu que le texte s'y prête - ce que nous avons appelé l'*exaltation* de son sens. Pour y voir apparaître ici et là - qui sait ? - ce qu'Henry James (que nous avons étudié ensemble, lui aussi...) appelait des *Figures dans le tapis*...

A plus forte raison quand le texte relève du genre policier qui promet justement, par convention tacite, de résoudre les énigmes qu'il pose.

A plus forte raison quand le hors-texte t'avertit de clés formelles susceptibles d'en exalter les interprétations par delà les conventions du genre.

A plus forte raison si tu es clerc éditeur, clerc critique, clerc universitaire, clerc médiatique ou juste consultant amical en situation d'en *juger* le moins arbitrairement possible.

Comment, soit dit autrement, si tu penses toujours de bonne foi que le fond pourrait bien n'être qu'« *une forme plus complexe* », ne te sentirais-tu pas obligé de revisiter ladite forme autobloquante ou juste mystérieuse en y cherchant, puisque promise, l'éventuelle clé - comme d'une énigme dans l'énigme - d'un probable double ou d'un éventuel triple *fond* ?

Ne serait-ce que pour *désirer* relire !

... à l'appel en révision du jugement.

Avant que d'en venir aux propos qui risquent de fâcher, je tenais à te citer les extraits me concernant d'un article paru le 10 avril 1980 dans *Les Nouvelles Littéraires* :

« (...) *Puis vous rentrez, transi, pour vous attaquer à Comptine des Height dont l'auteur, Jean Lahougue, dit que son « souhait le plus cher serait qu'on l'ouvre avec la même naïveté » qu'il ouvrait autrefois Dix petits nègres ou La nuit qui n'en finit pas. Aussitôt, l'œil mélancolique, on s'y attelle, mais là aussi on décroche tout aussi promptement. Le « comme si vous y étiez » s'épuise de lui-même. On bâille, on lève le nez du livre, on regarde la mer et on se met à penser, un comble quand on lit un roman, car comme l'éternuement, le roman doit absorber toutes les facultés de l'âme. (...) Rien ne se rejoue de la même façon : Agatha Christie écrivait dans un temps où forcément la litote camouflait le clitoris. En l'imitant, tu appauvris la littérature qui, comme la vérité, doit paraître nue. (...) Qui ne mange pas, ne crée pas ; qui ne crée pas publie au « Chemin ». Et ploum ploum, tralala !* »

C'était sept mois avant mon refus du Médicis et signé Gérard Guégan, cofondateur de *Champ libre* et futur chroniqueur de mon *Canard* préféré, autant dire : *de mon bord* allègrement contestataire des idées reçues. Le bougre n'avait d'ailleurs pas tout à fait tort : attendre 60 pages son premier cadavre était peu pertinent dans un polar. Blindé pour ma part contre les flingages de l'arbitraire depuis mon 03/ 20 de français au concours d'entrée à notre chère ENSET, comment lui en aurais-je voulu plus qu'un formaté chrétien ne se doit d'en vouloir à toute *bonne foi* - fût-elle un poil désinvolte ?

Si je t'en parle ici, c'est que son billet a au moins le mérite d'être un quasi concentré de toutes les *méfiances* en vigueur dans l'après soixante-huit - y compris les plus contradictoires et les plus prémonitoires.

Si la méfiance envers la rhétorique et l'imitation, par exemple, et si l'aspiration à quelque *vérité nue* dont devrait témoigner toute littérature authentique y relèvent encore de l'idéal *terroriste* brocardé par Paulhan, le postulat sous-jacent qui en exigerait, lui, d'exclusivement témoigner de son temps dans un style de son temps n'est-il pas déjà digne d'un Houellebecq ? Et si *l'âme* doit d'emblée s'y méfier du *comme-si-c'était-vrai*, comment ne pas craindre que le plus ou moins ouvertement faux n'y absorbe un prochain jour toutes ses facultés ?

Il n'est pas jusqu'au risque de *faire penser* - tu l'auras noté - qui ne rende une lecture suspecte...

Toutes méfiances qui n'étaient d'ailleurs pas sans rappeler celle de mes propres ouailles : entre autres à l'égard du volume auquel il convient de « *s'attaquer* » puis de « *s'atteler* » longtemps avant que de pouvoir en espérer une hypothétique récompense. Surtout - surtout ! - s'il provient, ce volume, d'une collection forcément intellectualisante comme *Le Chemin*, dite *de recherche* ou *expérimentale*...

Seul tabou survivant de l'Art à l'ancienne échappant à la méfiance du clerc soixante-huitard : le concept idéalement magique de *Création* tel qu'il fait l'impasse et du matériau dont tout texte procède et du travail qui le transforme en texte. Cette Création d'effet plus instantané que l'éternuement, qui érige illico l'Auteur en Dieu et son clerc en prophète, au libre mépris de tous critères, de toute rationalité, de toute recherche, de toute patience, de toute rigueur, de toute remise en cause et de tout effort.

De cela et du reste - tu sais désormais mon vice - j'aurais aimé discuter avec lui comme je le fais avec toi et comme plus encore, j'ose croire, le prévenu que tout accuse a besoin d'exposer à minima sa propre version des faits. Mais bon... j'avais aussi des défenseurs dans la profession, certains même d'un tout autre *bord* et dont les arguments n'étaient pas moins problématiques... Et puis tu imagines : si chaque auteur et chaque critique devaient échanger trois tomes de *pourquoi*, de *pour quoi*, de *pour qui* et de *comment* à chaque volume publié !...

J'ignore aujourd'hui si la pratique s'en perpétue chez *L'Harmattan* mais à la *nrf*, en ce temps-là, le service de presse prévoyait une matinée entière de dédicaces où l'auteur, cochant à mesure les noms d'une liste invariable dont on avait juste rayé les morts, se devait d'adresser son petit dernier et ses chaleureux hommages aux clercs estimés les plus influents (on ne parlait pas encore, en ce temps-là, d'*influenceurs*)... C'est comme ça, je suppose, que GG avait dû recevoir l'objet du délit et le fourrer parmi d'autres dans son sac de voyage (*à la six quatre deux*, précisait l'article) avant de partir en vacances - d'où *la mer*...

Peut-être auras-tu du mal à me croire, mais cette image du clerc *de mon bord* me poursuit, encore aujourd'hui, qui force malgré tout mon empathie pour ceux de la corporation que je devrais le plus exécrer : un camarade travailleur en dépit qu'il en ait et que j'en aie, qui conchie l'hypocrisie des dédicaces mais n'en doit pas moins traîner ses dix kilos de dossiers en instance jusque sur la plage de ses congés mal payés. Et, forcément, qui bâcle...

J'ai toujours été lent, tant pour lire que pour écrire. La prime impression de médiocrité d'un texte me pétrifie, moi aussi, qui m'expose au manque-à-vivre. Mais quelle *conscience* formatée chrétienne comme la nôtre ne comprendrait qu'on préfère encore être jugé, fût-ce hors critères, qu'être juge à *la six quatre deux* et risquer d'humilier, sinon de fusiller à tort ? Même en fonction de prof où c'était moi qui décidais des problèmes à résoudre, la correction et - plus encore - la notation obligatoire de l'exercice dit de *composition française* me devenaient une double épreuve de moins en moins soutenable. Sauf qu'il ne s'offrait guère d'alternatives rémunératrices à qui n'avait qu'un CAPES de lettres pour viatique et le plaisir du texte pour désir : corvée pour corvée, responsabilité pour responsabilité, culpabilité pour culpabilité, comment aurais-je mieux vécu de devenir clerc critique plutôt que clerc enseignant ?

L'un et l'autre, Joël, avons donc *choisi* (toi juste un peu plus que moi, si je t'en crois) d'enseigner la littérature en lycées et collèges et connu, tu en témoignes, ce même problème quasi insoluble du jugement littéraire dans le secondaire, à l'état natif en quelque sorte.

Encourager tes élèves à l'originalité, comme tu me le rappelles, en leur soutenant que "*tout a été dit sauf ce qu'(ils n'ont) pas encore dit*" est certes aussi motivant que légitime. Encore conviendras-tu, comme Paulhan, que l'originalité n'est pas une fin en soi et que tout ne mérite pas d'être retenu de ce qui n'a pas encore été dit. Tu as ainsi trouvé dans leurs copies, ajoutes-tu, "*des quantités extraordinaires de pépites*". Encore conviendra-t-il de préciser ce qui distinguera, à tes yeux comme aux leurs, les pépites d'autres cailloux non moins uniques d'aspect et, de fait, non moins exceptionnels...

Rassure-toi (si cela peut te rassurer...) : les procédures surréalistes et oulipiennes, des *cadavres exquis* aux *mille milliards de poèmes* (par ailleurs prototypiques des algorithmes littéraires de l'IA) ne sont pas plus décisives. L'accessibilité du 20/20 à qui joue strictement leur jeu formel peut certes motiver les plus largués (les moins "*intelligents*" ?...) à maîtriser *d'abord* les quelques bêtes règles normatives que le jeu met forcément en oeuvre, mais pas au point de conférer un quelconque intérêt de lecture à l'originalité du texte ainsi produit...

Et je te rends raison : la culture ça se cultive, l'intérêt du texte et son jugement, ça s'apprend. Ce n'est qu'avec le temps, de degré scolaire en degré scolaire, là où les degrés sont des marches, à force d'en lire et (surtout) relire d'autres sans brûler les étapes, qu'on saura peut-être un jour sélectionner le moins

subjectivement possible le cadavre exquis sur mille et le poème sur un milliard qualifiables d'*exaltants* - ou de pépites.

Mais ni toi ni moi n'en sommes plus là.

Une autre fois, peut-être, je te détaillerai les raisons et circonstances qui peuvent conduire à quitter l'enseignement avant le temps. Ce jour, par exemple, où un inspecteur t'explique posément que tu n'es pas payé pour former des écrivains. Ou cet autre où un Principal - de ces gestionnaires universels qui ont peu à peu remplacé à ce poste les pédagogues désenchantés - refuse un redoublement préconisé par l'équipe éducative (de ces *re-doubléments* - soit dit entre nous - qui obligent l'apprenant à *re-lire* ce qu'il a mal compris du programme...). Ce sur la quadruple et imparable raison qu'on ne fera jamais des cracks avec des bourrins, qu'un redoublement coûte bonbon au contribuable, qu'il n'est pas écrit *la poste* au fronton du service public (ni privé) et que le concurrent privé (ou public), lui, laissera passer sans une once d'état d'âme.

Passons donc...

Une autre fois aussi je t'expliquerai (comme en tout cas Bibi a dû se résoudre à le vivre) pourquoi - pour quoi et comment - le paradis *nrf* m'a le premier largué, lui, après *Comptine des Heights*, puis mes autres paradis d'accueil dépourvus quant à eux de service de presse et de réseaux d'influence.

Passons itou et tenons-nous en à l'actualité du jugement littéraire tant au niveau des examens de fin d'études qu'à celui du clergé spécialisé.

Tu m'affirmes qu'enseignant, naguère, tu savais d'emblée distinguer un véritable travail personnel d'une compilation de *samples* telle qu'en proposaient déjà les *machines pensantes* - et je te crois. Mais c'était il y a vingt ans... Que nos successeurs ne distinguent plus les actuelles productions de l'IA de celles d'étudiants d'un niveau jugé moyen ne peut à ce jour que suggérer trois hypothèses - d'ailleurs nullement exclusives l'une des autres :

- ou le niveau littéraire *moyen* de nos étudiants a bel et bien dévié,
- ou l'exigence ou la sagacité analytique de nos successeurs s'est considérablement émoussée,
- ou l'intelligence artificielle a connu, elle, de fulgurants progrès...

Pour avoir un peu pratiqué les logiciels initiés par l'OuPoPo (Po pour Poétique, mais l'Ouvroir Politique existe aussi...), je peux en tout cas t'assurer que cette tierce hypothèse m'est désormais une certitude. Oui ! l'IA a clairement progressé et ne cessera de progresser à mesure que son corpus de données tendra vers l'infini et que s'affineront ses algorithmes de sélection. Je ne m'en réjouis pas plus que toi, et pour les mêmes raisons humanistes que toi, mais on n'arrêtera pas les esprits chercheurs - a fortiori si le domaine où ils exercent est juteusement rétribué par les investisseurs...

Sauf comité d'éthique indépendant doté d'un pouvoir suffisant pour en canaliser l'exploitation et la vulgarisation (comme on fait tant bien que mal des armes de guerre, des manipulations génétiques et autres chimies addictives), ce qui est

peu crédible en économie libérale universalisée, *CHAT GPT* et ses concurrents aux dents longues promettent d'être vite imbattables, tant par l'étendue de leur lexique et de leur culture que dans les pratiques de l'imitation, de la représentation, du collage, de la transgression systématique, de la contrainte exclusive, du thème avec variations et de l'imaginaire décomplexé.

Reste que je ne te le fais pas dire : loin d'exclure les autres hypothèses, les progrès à marche forcée de l'IA et son libre accès à tous ne peuvent guère qu'induire une baisse pour tous du niveau littéraire. «(...) *La solution de facilité lui étant offerte sur un plateau, écris-tu, l'élève ira tout droit où l'attire la pente la plus forte (...) Manipuler du "langage tout fait" risque de le dispenser de faire l'apprentissage nécessaire qui conduit à ce genre de production. Or, l'éducation repose exclusivement sur ce processus : l'acquisition du langage, de tout langage (...)* »

(Et l'oulipien aime assez - pour tout t'avouer - que tu associes en cette trop rare occasion l'apprentissage de la langue à celui des mathématiques : le clivage complaisamment entretenu entre *esprit de géométrie* et *esprit de finesse* - entre raison et sensibilité, pour faire court - m'a toujours paru la plus sournoise des démagogies intellectuelles. Sur ce rare point Giscard n'avait pas tort : nul n'a le monopole du cœur où nul n'a celui du cerveau).

Encore convient-il d'observer que l'IA n'est que la partie émergente du danger. Nous sommes à des années lumières, tu ne le sais que trop, de l'époque où la famille et l'école - catéchisme compris - se partageaient le pouvoir éducatif. C'est devenu un truisme de le déplorer mais les écrans intermédiaires - télé d'Etat, puis *chaînes* autoproclamées *libres*, puis consoles vidéo, puis Internet, puis smartphone - font désormais les trois quarts du job culturel. Et plus l'écran télécommandé s'impose au détriment du livre, plus le texte s'oralise et s'étrique, plus la forme s'en simplifie et le fond qui va avec, plus on s'y *délie* et s'y *dénoue* (oui) de tout arbitraire magistral ou familial, plus on s'y éduque mutuellement de niaiseries décomplexées, plus les cultures s'atomisent en microcultures, novlangues et microcultes générationnels via des réseaux incontrôlables aussi exclusifs qu'infantiles...

J'évite autant que faire se peut de noircir les tableaux comme de défoncer les portes ouvertes : parler de *régression*, surtout dans le domaine de l'exception culturelle postulé préservé des éventuelles dérives du non moins postulé progrès global, revient peu ou prou à refuser de vivre. Mais appelons un *Chat* un *Chat* quels que soient les sigles que lui affectera la concurrence de ses libres programmeurs : cela fait plus d'un demi-siècle que l'agressive libéralisation de l'éducatif et du culturel prépare les sociétés futures à ne plus guère avoir que l'intelligence artificielle (seule encyclopédique et polyglotte) comme ultime recours fédérateur. Comme Dieu le sera, au bout du bout, pour les trop libres bâtisseurs de Babel, quand bien même ils ne sauraient désormais à quel Dieu logiciel se vouer parmi les modèles du marché.

Et quand je dis un demi-siècle...

Peut-être t'ai-je choqué en nous disant *formatés* chrétiens, mais soyons honnêtes : qu'avons-nous jamais fait d'autre nous-mêmes, écrivains de culture française, que de « *manipuler du langage tout fait* » - oui - depuis au moins quatre cents ans ? Depuis en tout cas que la monarchie chrétienne a décidé d'en figer les conventions, régulations et bon usage, afin de mieux fédérer ses sujets au service exclusif de son autorité - comme d'ailleurs ont pragmatiquement dû le faire avant elle toutes les sociétés théocratiques soucieuses de survie.

Comment ignorerions-nous que nos propres mots (signifiés *et* signifiants) ne sont rien d'autre que des « *échantillons* » de pensées - oui - non moins déjà pensées, auxquels seule une combinatoire aléatoirement différente confèrera l'aspect, parfois, d'une pensée nouvelle ? Comment occulterions-nous que nos textes sont entièrement tissés de tels *samples*, brochés ici et là d'inévitables références aux modèles antérieurs, légendes et mythes anciens plus ou moins subconsciemment *compilés* par nos mémoires, que ce soit pour en extrapoler, pour en détourner, pour en christianiser, ou pour au contraire en contester rageusement tant le message que la forme, quand nous n'en *copillons* pas, très consciemment cette fois, serties entre guillemets, les plus séduisantes *pépites* en gage de reconnaissance ? Quitte, ce faisant, à les détourner elles-mêmes en les extrayant de leur contexte...

A supposer enfin que nos langages tout faits se métissent désormais à la vitesse grand V en se frottant à d'autres langages, comment l'IA - qui progresse dans leur manipulation - ne serait-elle pas plus à même que l'humble *personne* humaine - dont tout semble indiquer qu'elle y régresse - d'en gérer le corpus indéfiniment augmenté ?

Toi qui exiges de l'éducation - et je t'approuve - qu'elle soit une « *mise en relation d'un humain désirant avec un autre humain désirant* », qu'en adviendra-t-il quand l'éducateur désirera le plus ardemment du monde transmettre à l'éduqué le plus désireux de l'être ce dont l'IA ou n'importe quel autre conditionnement culturel l'aura préalablement convaincu ? Toi qui en attends l'appel aux *vocations*, comment pourras-tu seulement désirer susciter chez quiconque celle d'une pratique où la machine sera bientôt tenue pour plus fiable que l'homme ?...

Déjà, quand un Comte-Sponville (que je respecte infiniment) soutient auprès de ses étudiants qu'ils se trompent à coup sûr s'ils croient pouvoir prétendre à la moindre pensée novatrice, quand le crédible avatar d'un poète (que j'admire non moins) se convainc d'avoir *lu tous les livres*, ne seraient-ils pas d'emblée - à tort ou à raison - tout aussi démotivants l'un et l'autre en leurs démarches respectives que Sartre parlant un peu vite de certaine *indépassable* philosophie ?

Et il pourrait y avoir plus grave.

Avant de devenir notre actuel chef de gouvernement, Gabriel Attal s'est brièvement vu attribuer le ministère de l'Education Nationale. L'un de ses premiers propos à cette occasion fut de promettre (je cite de mémoire) « *la*

maîtrise de la lecture et de l'écriture » dès la classe de sixième. Rien de moins (même s'il ne s'agit en l'occurrence *que* du français)...

Bon, je sais !... Nul n'est désormais dupe d'une promesse politique et nul ne s'alarmera qu'un élu de la République privilégie celles susceptibles de complaire à son électorat. Nul ne se formalisera non plus qu'il s'exprime par *samples*, sache ou pas de quoi il parle et croie ou non à ce qu'il dit. Pas besoin par ailleurs d'être « *une vieille fille de province* » ou quelque lettré chipoteur pour constater autant que lui, sur la toile et jusque dans la rue, que l'orthographe et la grammaire ne sont assurément plus les soucis majeurs de ce qu'il appellerait les forces vives de la nation.

Mais le ministre n'a parlé cette fois ni de l'orthographe ni de la grammaire (du langage ainsi réduit à ses conventions), comme c'est l'usage : il a parlé de *lecture* et d'*écriture*...

Or s'il peut nous être une rare certitude en matière de *lecture* - reconnais que je n'ai cessé d'y insister dans les pages qui précèdent - c'est bien que ni toi ni moi ni personne ne saurions prétendre *maîtriser* ce que nous lisons. Fût-ce à nos âges vénérables. A supposer que nos préjugés de contenus ne nous conviennent pas à occulter six mots d'un texte sur sept, à supposer même que nous le *re*-lisions le plus attentivement possible, comment diable appréhenderions-nous *tous* les réseaux de sens qui s'immiscent fatalement et inextricablement dans toute *texture* de plus de dix pages, a fortiori librement fictionnelle, que l'auteur en ait été conscient ou pas, qu'il ait eu à cœur de les canaliser ou pas, de les instrumentaliser ou pas ?

Pour peu que l'angle d'analyse s'y écarte un chouia de la routine, quiconque rédige un essai, mémoire ou thèse sur Shakespeare ou n'importe quelle autre bible pourtant cent fois commentée (ce n'est tout de même pas toi qui me diras le contraire !) sait d'expérience qu'il y fera encore et toujours d'exaltantes découvertes.

Quant à *maîtriser l'écriture*, à onze ans...

D'accord ! ça n'était qu'une façon de parler. Tout le monde se doute bien que le ministre ne prévoyait qu'une maîtrise *a minima*, telle que les pédagogues programmeurs l'estiment souhaitable à l'âge dit. Mais la question n'en reste pas moins posée : ledit ministre, même étourdiment, aurait-il osé promettre la *maîtrise* d'aucun autre apprentissage estimé fondamental (maths, arts, histoire, anglais international, sciences et techniques de base...) à quelque niveau que ce soit du parcours primaire, secondaire et même supérieur ?

Le ministre ni son désirable électorat ne sont idiots : ils savent parfaitement qu'aucun apprentissage ne saurait s'achever à un quelconque niveau d'études. Ils savent parfaitement que quiconque s'y trouve motivé progressera dans sa discipline longtemps après l'ultime diplôme. Qu'il soit incidemment entré dans leurs mœurs que la lecture et l'écriture, quant à elles, pourraient bien faire exception à la règle - et si tôt ! - n'est donc pas anodin.

Le propos, à ma connaissance, n'a pourtant soulevé aucun tollé, pas même parmi les oppositions les plus viscérales au ministre.

D'où mes quelques questions :

- Que diable peut bien signifier pour l'électeur Lambda, tous *bords* confondus, de *maîtriser* la lecture et l'écriture de sa langue ?

Y comprendre - on aime à le croire - le texte de loi qu'il sera censé ne pas ignorer ? Mais jusqu'à pouvoir en discuter les tenants et aboutissants par écrit, ou juste assez pour *y croire*, le cautionner de son vote et le respecter à la lettre ?...

Y appréhender plus d'un mot sur six ou sept du poète, du romancier, de l'essayiste, du journaliste, du politique ou de n'importe qui - ou juste en donner et s'en donner l'illusion ?

- Si la doxa dans son ensemble tient d'ores et déjà pour souhaitable et crédible, voire nécessaire, d'en *maîtriser* d'une quelconque façon la lecture et l'écriture dès la sixième, qu'attendra-t-elle au juste des ultérieurs cours de français ?

- La maîtrise en étant assurée, le reste n'y serait-il pas *que littérature* ? Qui pis est choisie le plus souvent hors sol par des élites passéistes, aussi aigries que déclassées, parmi des textes d'autres temps, d'autres goûts et d'autres moeurs où, par exemple, la litote camouflait le clitoris...

- A mesure que les sciences et techniques nous inondent à débits croissants de nouvelles pratiques et de nouveaux savoirs dont l'apprentissage deviendra vite exigible en secondaire, ne conviendra-t-il pas d'en désencombrer le tronc commun de toutes matières superflues - comme on fit jadis du latin et du grec ?

- Dans quel emploi d'avenir accessible aux *vrais* gens de la *vraie* vie sera-t-il jamais exigé, par exemple, d'avoir *vraiment* lu *La princesse de Clèves* et un seul volume *entier* de philosophie ? A fortiori *re-lu* ?...

- Quels parents autres qu'indignes, quels enseignants plus irresponsables encore que John Keating, oseront ne serait-ce qu'inciter leurs chères têtes blondes à approfondir de quelconques études de Lettres ? via d'ailleurs quels *parcours sup* encore dits *d'excellence* ? et qui déboucheraient sans passe-droit sur quelles carrières nourricières encore qualifiables de respectables - et a minima respectées ?

- *A quoi ça servirait, M'sieur ?*

A quoi servirait de payer des profs à former des écrivains ?

Ne serait-ce pas la perspective d'un *mieux*, du moins dans l'acception commune héritée de Monsieur Homais, qui distingue le *progrès* de la simple évolution ?

Pourquoi dès lors, dans une société de croissance et de compète obligatoires où (entre autres *samples*) « *quiconque ne progresse pas régresse* », pérenniserait-

on des apprentissages et encouragerait-on des vocations plus ou moins nombrilistes où il serait communément admis que tout est déjà fait et que le *mieux* n'existe pas ?...

D'où la question des questions en ce qui concerne le jugement du niveau littéraire en fin de cursus éducatif (si tant est qu'on ait encore besoin d'en juger) : le subconscient collectif, tel qu'en témoigne son absence de réaction aux propos non moins subconscients d'un ministre, ne serait-il pas fin prêt à laisser l'Intelligence Artificielle, à coup sûr moins partisane, moins égotiste, moins coûteuse et moins sujette au doute, y décider librement seule désormais des *samples* pépites à commenter et des critères de conformité à ses corrigés modèles ?

Et puis...

Et puis il y a le jugement littéraire tel qu'il s'exerce, aujourd'hui, bien au-delà du cursus éducatif, chez le clerc et mécène éditeur, le clerc critique, le clerc universitaire, sans même parler du clerc lecteur désinhibé par Pennac, dont le verdict - pour avoir été verbalement discret jusqu'à la médiatisation des réseaux sociaux - ne peut qu'être de plus en plus déterminant dans les futures orientations de ce qu'on appelle encore Littérature.

Le clerc éditeur, d'abord.

Quand j'avais proposé à Gallimard mon manuscrit du *Domaine d'Ana* (il y a 28 ans tout de même...) le porte-parole de son prestigieux Comité de Lecture m'avait courtoisement assorti son refus de publier d'une longue et non moins courtoise argumentation. En gros : mon roman de science-fiction, qualifié de « *tour de force conjuguant l'idée ancienne de la toute-puissance du verbe et la préoccupation contemporaine de la réalité virtuelle* », était jugé « *profond et amusant* », et son *jeu érudit* (je cite) « *servi par une langue remarquable d'élégance et de maîtrise* ». Mais bon... trop lent, trop dialogué, trop bavard, trop léché, il manquait aussi de rythme, de fluidité, de consistance et n'offrait qu'une « *apparence de rigueur* ». Bref (je re-cite) « *l'ensemble (devait) absolument être élagué, clarifié, revivifié et très nettement raccourci, de façon à permettre au lecteur de se sentir vraiment entraîné dans ces aventures loufoques au pays des mots.* »

Une pépite de critique subjectiviste - il faut dire - façon contrepoint virtuose sur l'air connu du *on-aime-ça-mais-pas-ça*. Il faut croire que les membres consultés du haut clergé (dont j'ai toujours ignoré jusqu'aux noms tant la *nrf* surprotège les gardiens de son sanctuaire) n'étaient pas majoritairement chrétiens chez qui le *on-n'aime-pas* triomphait au final...

Mais au moins on m'avait lu, et répondu.

Quand je me rendis rue Sébastien Bottin (rebaptisée depuis *Gaston Gallimard*) j'étais plutôt confiant, je l'avoue. La contrainte génératrice d'où j'avais induit mon intrigue et dont la révélation donnait seule un sens effectif à la conclusion

du récit n'avait manifestement pas été prise en considération. En clair, n'en déplaise à ce que Paul Valéry disait attendre des *vrais* critiques, le Comité n'avait pas découvert le problème que l'auteur s'était posé ni ne s'était évidemment soucié de savoir s'il l'avait résolu ou non... Fort, quant à moi, des quelque trente-huit régulations contrôlables qui s'ensuivaient et tramaient en toute conséquence et rigueur la résolution des pages doublement *coupables*, je n'avais guère de doutes : comment n'aurais-je pas convaincu un jury de bonne foi que leur prise en compte ne pouvait qu'en remettre la lecture première en question, et - qui sait ? - en exalter la relecture !...

Je me trompais, comme tu sais. Tous les hauts clergés de l'Histoire et l'agneau de la fable témoignent que tu auras toujours tort d'avoir raison quand la raison récuse le jugement de droit divin qui te donne tort.

Mais j'avais une consolation, et de taille ! Le haut clerc rapporteur, « *ébaubi, mais pas honteux* » de ce qu'il reconnaissait un aveuglement collectif, « *impressionné par la rigueur et l'exigence de (ma) démarche* », accédait généreusement à ma prière d'en discuter le bien-fondé par écrit ! Une première et une occasion en or pour moi, tu imagines, qui n'envisageais plus depuis longtemps l'expression critique et théorique autrement que sous forme de dialogue aussi courtois et réfléchi que contradictoire !

Parue sous le titre *Ecriverons et Liserons*, notre correspondance m'offrait enfin l'opportunité de confronter les enjeux spécifiques, méthode et critères de recevabilité de ma recherche ouvertement *matérialiste* (telle qu'elle se vouait à convoquer le non-encore-dit le plus exaltant du *matériau* langage) à ceux non moins représentatifs du clerc, disons - sans risquer de trop m'exposer moi-même au soupçon de subjectivité partisane - plus traditionnellement égotistes, sinon idéalistes...

Tu vas rire :

Je doutais si peu d'avoir taillé en pièces les mille et un préjugés conservatoires de mon correspondant (du genre : *Il n'y a jamais eu de progrès en art - L'art a ses raisons que la raison ignore - Le véritable artiste n'applique ni théorie ni recette - Trop de règles tue la règle - Aux chercheurs la recherche, aux créateurs la création - Le style c'est la personne - Ce que le poète a voulu dire, il l'a dit - Les goûts, les couleurs ni le génie ne se discutent - Le talent ne se commande pas, ni le talent de savoir reconnaître le talent* - et autres inoxydables *samples*...) que je fus le premier surpris par son acceptation finale de nous laisser publier.

Entendons-nous !

Je n'étais pas assez fou pour prétendre convaincre la totalité de nos lecteurs : on sait que les idées reçues sont tenaces là où la raison est suspecte. Mon espoir n'était pas non plus de remplacer une foi par une autre en leur infusant ma propre exigence d'exaltation. Mais comment n'aurais-je pas cru ébranler quelques unes des certitudes en cours dans la doxa, *troubler*, faire *douter*, réveiller tout du moins le débat là où les derniers mots semblaient dits, l'avenir

de l'art quasi scellé, et l'exception culturelle définitivement assujettie aux libres lois de l'offre la plus arbitraire et de la demande la plus conditionnée ?

Or là aussi je me trompais.

Moi qui rêvais (car même un incroyant peut rêver...) de quasi batailles d'Hernani médiatiques entre partisans acharnés de deux conceptions romanesques si manifestement adverses, c'est à peine si quelques entrefilets signalèrent la parution de l'ouvrage dans la presse écrite. Rien en tout cas sur le fond, ni d'ailleurs sur la forme, ni même sur l'obstinée désinvolture du verdict clérical, au ressenti et sans appel, chez qui détenait pourtant le quasi monopole - faut-il le rappeler ? - du droit d'existence et de surexistence tant des œuvres que de leurs auteurs.

Comme si la critique du jugement ne concernait déjà plus les jugements de la critique...

Il y eut bien cette précieuse invitation de Pascale Casanova, c'est vrai, sur France Culture, la dernière et seule à la radio - tous canaux confondus - depuis un lointain *Panorama* de Jacques Duchateau, à défendre ma recherche bec et ongles. Mais il y eut aussi (pour l'équité du droit de juger j'imagine...) hors cette fois ma présence, cet allègre lynchage choral par l'aréopage de Christian Giudicelli (éditeur de Matzneff chez Gallimard), d'où ne ressortait que le sanctifiable mérite de mon clerc d'avoir daigné ouïr mon insupportable plaidoirie.

Passons...

Passons comme il convient de passer sur un passé destiné à n'être ici qu'une base de comparaison. Car c'est le jugement littéraire tel qu'il s'exerce chez les clercs d'aujourd'hui, dans les sanctuaires et médias toujours plus libéralisés d'aujourd'hui, le sujet qui nous intéresse...

Alors, parlons-en !...

J'ai achevé en 2014 les deux romans qui ont succédé au *Domaine d'Ana* et respectivement intitulés *Le regard* et *Genèse*, ceux-là mêmes dont je t'ai proposé de lire les manuscrits. L'un et l'autre obéissent diversement, tu le sais désormais, à la contrainte-hypothèse dite des *Versus intexti*, ou parole peinte, empruntée à la poésie romane (foncièrement chrétienne...) et inexplorée à ce jour, du moins à ma connaissance, dans la prose romanesque.

Tels que leur écriture obéit à la procédure méthodique décrite dans *Une stratégie des contraintes*, plusieurs scénarios et moutures en ont précédé la version définitive, celle en tout cas dont j'ai pu me dire qu'elle résolvait le nécessaire conflit fond/forme, ou encore que *la coïncidence y était satisfaisante entre le programme et l'écrit*, ou encore qu'elle atteignait à un *résultat optimal en terme de jouissance*... Toutes appréciations malgré tout aussi personnelles que subjectives et qui exigeaient, bien sûr, comme toutes supposées trouvailles en laboratoire, d'être soumises au contrôle d'autres laboratoires et d'autres laborantins...

Or parler de contrôle dans une expérimentation littéraire, où par définition (et comme le suggère Valéry) l'auteur s'est donné comme enjeu directeur de résoudre un problème d'écriture inédit, impliquera de fait trois types de vérifications :

Celle évidemment liminaire - et traditionnelle - du respect artisanal dû au matériau : même l'auteur le plus aguerri commet presque fatalement, sur 100 ou 200 pages, des fautes involontaires d'orthographe, de typo, de syntaxe, des impropriétés, des maladresses... Il existait à l'époque de Lambrichs, comme j'imagine chez tous les grands éditeurs, des correcteurs sur manuscrits et sur épreuves qui valaient bien à cet égard l'IA des traitements de texte, mais n'en laissaient pas moins, ici et là, quelques coquilles pour l'éternité...

Si j'insiste ici sur l'impératif de telles relectures par des tiers, c'est qu'elles auront d'autant plus d'importance dans une littérature à contraintes que ces dernières seront coercitives : toute la structure se fissurerait d'un texte de type palindrome où une seule négligence viendrait à se révéler...

Autre contrôle nécessaire et déjà moins courant chez les *terroristes* de l'ex-avant-garde : s'assurer auprès d'amis lecteurs de sensibilités inconciliables que le roman proposé, à défaut de les exalter tous, leur est au moins accessible et même lisible jusqu'au bout à minima d'intérêt.

C'est qu'un roman expérimental, contrairement aux travaux publiés dans les revues scientifiques, ne saurait exclusivement s'adresser à quelque élite d'autres chercheurs ou ingénieurs, seuls en mesure d'en induire ultérieurement des applications utiles au commun des mortels : il est en soi, directement, l'application de sa recherche. Même convaincu de leur intérêt, on comprendrait qu'un clerc éditeur refuse de publier des ouvrages qu'il estimerait illisibles par le plus grand nombre.

Ultime contrôle, et cette fois quasi-spécifique aux romans *de recherche* : celui de l'accessibilité par ledit plus grand nombre à ce que Paul Valéry eût appelé « *le(s) problème(s) que l'auteur s'est posé(s)* ». Autant dire, en l'occurrence, l'accessibilité à la régulation occulte censée remettre en question les préconçus et pressentis de lecture, et induire une re-lecture susceptible d'en exalter les interprétations.

Contrôle où s'assurer, soit dit autrement, que tout lecteur Lambda qui souhaite juste mieux comprendre ce qu'il est en train de lire pourra trouver seul la clé du roman à clé, ou l'arme du crime dans le polar, prévenu ou non par un paratexte que l'arme y est littérale et que la clé est sous le paillason.

Reconnaissons honnêtement, à cet égard, que les contraintes et cryptogrammes du *Domaine d'Ana* auraient été quasi inaccessibles sans la postface qui les révèle (sauf peut-être via les 15 illustrations qu'on me suggérait précisément de supprimer en priorité...). Tu comprendras, quoi qu'il en soit, que je me sois employé à corriger cette vraie faiblesse dans mes romans suivants. Or le problème n'était pas mince à résoudre dans des *Versus intexti*...

Imagine : comment permettre à l'innocent amateur d'énigmes, qui n'est ni Champollion ni Sherlock Holmes, de repérer le tracé précis d'un dessin de texte, même s'il en soupçonne l'existence et le motif, perdu sans surlignage dans les pages d'un roman ? Comment lui faire partager ce plaisir (car c'en est un, je le redirai sept fois s'il le faut, et à portée de grand enfant !) de résoudre à son tour, et presque seul, le mystère de ce qu'Henry James eût appelé métaphoriquement ma *figure dans le tapis* ?

J'avais déjà exploré les potentialités génératrices de la *Parola dipinta* dans trois courtes fictions, *Le Dioclétien détourné*, *L'oratoire des aveugles* et *Le retrait du docteur Blanche*, respectivement parues dans les revues *TEM* N°12, *Formules* N°4 et *Recherches & Travaux* N°63, toutes accompagnées de leurs quasi *résolutions* tant celles-ci me semblaient peu envisageables sans mon aide. Les deux procédures internes respectivement adoptées dans *Le regard* et *Genèse*, en revanche, auraient pu sinon dû, selon moi, permettre de s'en passer. Je ne me trompais pas pour *Le regard*, vite élucidé par l'un de mes premiers correspondants. Mon second manuscrit toutefois, comme il était prévisible où l'indice principal était de pure algèbre, s'avéra moins transparent : c'est sur le conseil avisé d'un autre ami que je l'ai rebaptisé *Z ou la Création*...

Et cette fois de façon concluante : ne suffit-il pas d'un ou deux lecteurs non initiés à trouver seuls mes clés sous mes tapis pour attester qu'elles sont trouvables ?

Les derniers contrôles amicaux effectués, il me restait à soumettre l'ouvrage aux grands clercs de quelque grand éditeur. Ceux par exemple de la *nrf*, renouvelés j'imagine, depuis le temps... Cela par pure curiosité puisque Patrick Beaune m'en garantissait la publication chez *Champ Vallon*.

Pure, ma curiosité, mais un poil rancunière tout de même...

Depuis mon refus poli mais obstiné de participer à l'absurde course aux prix de beauté pour fictions il était évident qu'on ne m'*aimait* plus autant, chez Gallimard. Et comme tu le sais : l'amour ne se commande pas. L'héritier Claude était certes mort, qui ne m'avait pas envoyé dire, jadis, qu'il avait une grande entreprise à rentabiliser, mais l'héritier d'héritier Antoine, qui se devait de préserver les emplois menacés d'un nombre assurément coûteux de clercs, sous-clercs, et sous-traitants de clercs, n'avait aucune raison de me chérir davantage. A l'époque du *Domaine d'Ana* et sans l'avoir jamais rencontré personnellement, je doute que ses scrupules de mécène lui aient longtemps fait défendre mes immodestes arguments d'écrivain contre le sacré collège de ses intouchables grands lecteurs...

Reste qu'un esprit chercheur syndiqué est curieux tant par culture que par nature : comment n'aurais-je pas assorti mon ultime contrôle de lisibilité d'une étude comparative sur les réactions respectives, à soixante ans de distance, d'un même grand éditeur à la réception d'un manuscrit d'auteur inconnu ? D'autant que la nécessité en la circonstance de recourir à un pseudonyme m'offrait l'occasion de réaliser un vieux rêve.

Un très vieux rêve...

Pour qui écrire une fiction consiste moins à témoigner de soi ou d'une quelconque vision égocentrée du monde qu'à trouver du plaisir à remettre en question l'un et l'autre, tu auras bien compris que le concept même d'*identité* fera toujours problème : puisque la résistance du code m'y contraindra toujours et que j'accepte cette contrainte jusqu'à m'en imposer une supplémentaire à chaque opus, mon *moi* d'après l'écrit sera toujours, aussi volontairement que nécessairement, différent de mon *moi* d'avant. *Je*, de livre en livre, ne peut que devenir *un autre* - plus lucide et plus responsable sinon meilleur, tant qu'à faire, pour qui veut suivre sa pente en montant.

Sauf que mon nom d'état-civil, lui, sera toujours le même...

(Peut-être auras-tu noté, dans *Le regard*, que le narrateur n'est *jamaïs* désigné par son ami Philippe que sous le sobriquet d'*Avatar*. Peut-être même auras-tu relevé dans *Genèse* (c'en est l'une des contraintes corollaires) qu'aucun des personnages mis en scène n'est *jamaïs* désigné par les autres sous son authentique nom de naissance. Quant à mon Zalberstein, qui a repris celui de son aïeul et dont tu t'effares qu'il ait à cœur de ne pas signer ses oeuvres, rappelle-toi qu'il les parafait bel et bien cependant, mais d'un grand Z à même la toile nue et seulement visible par transparence. J'ai toujours disons... *douté* que sa signature quasi seule puisse faire la valeur du tableau...)

Sans doute en souriras-tu mais ma première requête, en entrant au *Chemin*, avait été qu'on m'accepte un nom *de plume* - oui - façon *Blanche de l'Agonie du Christ* au Carmel quoiqu'en plus sobre... Lambrichs m'en avait alors dissuadé, et le contrat qui me liait à Gallimard m'interdira ensuite d'y publier mon *Non-lieu* sous pseudo, trois ans plus tard, quand bien même le roman n'eût en rien ressemblé à mes précédents opus, ni par le format, ni par la construction, ni par le contenu, ni par le ton, ni par le style...

Ne nous y trompons pas : l'exception culturelle (car c'en est une) qui consiste à sacraliser l'identité de l'ouvrier en toute indépendance des qualités de son ouvrage n'est pas sans arrière-pensée commerciale : comment fidéliser à un produit changeant qui changerait aussi de nom ? Combien d'acheteurs kamikases s'embarqueraient dans des lectures sans destination connue ni pilote confirmé ? C'est que le commerce a ses raisons que la recherche ignore... Comment l'auteur enfin convaincu par le clerc de *s'être trouvé*, et si justifiée soit la sacralisation du nom qui lui servira désormais de label, ne serait-il pas voué à s'imiter lui-même plutôt qu'à toujours se chercher ailleurs ?

(Une autre fois, peut-être, je te raconterai comment Modiano, auteur d'un fulgurant premier roman, s'est bientôt sagement gallimardisé en ne remixant plus que le même puzzle indéfiniment incomplet de sa propre effigie : va savoir si l'IA ne sera pas en mesure de prendre le relais dès avant sa mort ?...)

Je n'en avais jamais eu l'opportunité mais j'enviais depuis longtemps tous ceux qui avaient au contraire su se libérer de la mascarade identitaire, de Pessoa à Garry (et jusqu'à mon GG...), même si leurs raisons n'étaient pas toujours les

miennes. Au point (rappelle-toi) de m'être vanté dans mon intervention de Toronto d'avoir déjà publié sous d'autres noms. C'était faux, sept fois hélas ! et j'ai bien peur que ce me soit à jamais interdit, mais j'y pensais tellement fort ! Bref...

Le simple souci d'être jugé sans préconçus m'en faisant pour l'heure obligation, j'expédiai donc mon ultime prose à la Maison Mère, par la Poste et sans la moindre recommandation, juste assorti du court avertissement théorique que tu connais et qui sert de cryptogramme à Genèse. Exactement comme je l'avais fait du temps de Lambrichs, mais cette fois sous un patronyme lui-même inédit, accrédité d'une jeunesse en phase avec mon espièglerie et d'une adresse d'emprunt.

Pour voir...

Et pour ne pas risquer de tirer de conclusions aussi hâtives que partiales sur l'arbitraire de l'actuel haut clergé littéraire (tu connais la rigueur de mes scrupules) je me suis livré au même test avec quatre autres Eglises non moins généreusement ouvertes, selon leurs sites, aux vocations prometteuses.

Réponses sans surprises, façon *samples* Chat GPT :

Gallimard : « (...) *Après en avoir pris connaissance, nos lecteurs ne nous ont malheureusement pas recommandé la publication (...)* »

Grasset : « (...) *Nous avons lu avec attention votre manuscrit, et il nous a semblé qu'il ne correspondait pas à nos choix éditoriaux (...)* »

Albin Michel : « (...) *Nous avons examiné avec attention votre manuscrit enregistré sous le numéro 103128. Malheureusement, notre comité de lecture n'a pas retenu l'ouvrage que vous avez voulu nous confier. Vous devez savoir que les impératifs spécifiques de nos collections, d'une part, et un programme de publications déjà trop chargé, d'autre part, nous obligent à des choix sévères, qui parfois nous laissent à nous-mêmes des regrets (...)* »

Un bon point quand même pour Albin Michel qui se fend d'une esquisse d'empathie et d'un soupçon d'excuse (le comité se serait-il donc infligé 103127 pensums avant le mien !...). La pléthore de manuscrits consécutive aux confinements de la Covid 19 sert d'ailleurs de justificatif au report *sine die* du verdict d'*Actes Sud* : j'attends encore... Quant au *Seuil*, nul doute que la Poste aura égaré son courrier - ou le mien...

Je me mets dans la peau (c'est devenu un réflexe depuis mon *Magrite*) du sincère aspirant romancier d'aujourd'hui frais émoulu de sa fac de lettres dévaluée, aussi peu confiant en lui et moins encore en l'avenir du métier que je ne l'étais à son âge, qui attend juste des conseils de pros pour se convaincre qu'il y vaudra (peut-être) un peu plus qu'une merde. Combien de directs aussi percutants du gauche et

du droit lui faudra-t-il, à ton avis, avant de s'écrouler pour le compte et se reconverter dans la livraison de pizzas ?...

Premier constat de notre étude comparative : l'aveuglante absence aujourd'hui de toute appréciation, bonne ou mauvaise, sur l'objet du litige comme d'ailleurs de toute garantie qu'il ait été regardé. *Exit* l'écho des « *longues et âpres discussions, lectures successives et avis contradictoires* » dont l'auteur pouvait encore s'illusionner vingt ans plus tôt. *Exit* les variations virtuoses sur l'air du *on-aime-ça-mais-moins-ça* et son contrepoint *trop-de-cest-ici-et-pas-assez-de-cela* héritier des manuels du bien-écrire à l'ancienne...

Constat N°2 : l'arbitraire individuel s'est non moins éclipsé - oserai-je dire *modestement* ? - au profit de l'arbitraire collectif : Lambrichs, autrefois, disait *Je*, Jérôme Lindon et P.O.L. disaient *Je*, qui refusèrent ensuite mes manuscrits mais avec lesquels j'aurais peut-être pu discuter si d'autres, entre-temps, ne les avaient acceptés. Laclavetine soi-même, objectif porte-parole du mystérieux Comité dont il défendait la *crispation* (c'est son propre mot), avait fini par accepter de dire *Je*... L'aspirant romancier ne se voit plus opposer désormais que *nos* lecteurs, *nos* choix éditoriaux, les impératifs spécifiques de *nos* collections : va donc parlementer avec le *nous* de majesté d'une ligne éditoriale aussi *impérative* que *spécifiée* nulle part !

D'où sa mesquine hypothèse de looser :

Nous existe-t-il *réellement* ? Est-il crédible, par exemple, que les évanescents Comités de Lecture dont seuls, par peur sans doute des représailles, circulent ça et là quelques noms d'intouchables vétérans, épluchent encore le moindre manuscrit de néophyte ? Est-il même probable que quiconque l'entrouvrira, hors les réceptionnistes et autres sous-clerks filtreurs voués à remiser d'office les plus tocards et les non-parrainés ?

Nous, plus subtilement, ne serait-il pas juste le pudique prête-nom d'un collège d'experts en marketing, attachés à *sévèrement choisir* les textes épargnés pour quelque collection vitrine qui serait dite de *pépites littéraires* ? Sévèrement, c'est à dire sur la foi des tendances du marché telles qu'a pu les induire l'IA - soyons de notre temps - des combinaisons de *samples* statistiquement les plus goûtées des amateurs...

Je me rappelle à ce sujet mes longues conversations avec Lambrichs, moi l'ingénu m'étonnant que tant de proses redondantes soient publiées dans la prestigieuse collection *Blanche*, lui m'expliquant non sans bon sens que c'étaient leurs grosses ventes, en libre économie, qui seules permettaient de financer une collection comme *Le Chemin*. Jean-Marie Laclavetine, ancien protégé lui-même de Lambrichs et devenu dans la collection *Blanche* mon clerc procureur et vaillant correspondant, ne me tiendrait-il pas le même discours, vingt ans plus tard ?

« *Le travail éditorial de Gallimard ne se résume pas au quatuor peu alexandrin Labro-Giesbert-Deniau-Jardin (c'est JML qui cafte ainsi nommément...) ; cette maison publie aussi une foule de poètes invendables,*

de romanciers secrets, d'essayistes insolubles (...) quelle entreprise commerciale accepterait un fonctionnement aussi loufoque selon les canons de l'économie marchande ?»

A noter qu'entre-temps, tout de même, notre bon génie à tous deux était mort et la collection *de recherche* avait disparu faute, on suppose, d'être encore financée par les mêmes grosses ventes. A noter en conséquence que la *foule* de mes semblables et frères insolubles avait donc dû chercher ailleurs où stocker leurs invendus, et que mon clerc procureur me condamnait ce disant, par pieux égard pour leur sort, à garder indéfiniment mes propres secrets pour moi au même titre que les leurs...

Les survivants du quatuor peu alexandrin, eux, y vocalisent encore.

Pour autant on entrevoit la logique...

Tout nouvel écrivain, par hypothèse, est méconnu du public. Tout *grand* éditeur, qui n'est devenu tel que pour en avoir révélé jadis devenus des gloires nationales, ne saurait se limiter à l'exploitation de ses collections ciblées et de son catalogue. Il se devra, ne serait-ce que pour entretenir son prestige, à de nouvelles découvertes. Reste que le lancement d'un auteur inconnu coûte cher et les candidats sont nombreux. Le talent ni le talent de reconnaître le talent n'obéissant par ailleurs à des critères dicibles, le risque est permanent de se tromper pour le meilleur ou pour le pire, même chez les grands clercs découvreurs.

D'où les précautions :

Réelle ou moins, l'existence d'un comité qui validerait ou invaliderait sans appel les choix forcément subjectifs d'un décideur unique saura couper court, pour commencer, aux discussions et polémiques.

Toute collection d'accueil risquant d'être déficitaire, son statut comptable lui tolérera un raisonnable découvert censé, bien sûr, être compensé par les profits des collections plus rentables.

Publié une première fois, puis une deuxième, puis une troisième, et chaque fois soumis aux clercs critiques les plus prévisiblement favorables parmi les plus suivis, à l'artiste qu'on aura élu (*aimé* - faute de critères - plus que les autres) de faire alors ses preuves. S'il parvient à fidéliser sur son nom un nombre croissant de critiques et de lecteurs, c'est bien. Si l'un de ses ouvrages fait un tabac, c'est évidemment mieux encore. Peut-être alors, passé son contrat de cinq titres et s'il n'a jamais discuté les conseils de son mentor et du patron de son mentor, sera-t-il promu dans la collection de niveau supérieur.

Sinon...

Sinon il sera toujours libre d'offrir ses services ailleurs, car le monde libre est bien fait : il y existe *une foule* de petits éditeurs indépendants qui sauront l'héberger, de ces clercs mécènes à temps plein capables de lire, voire de relire, leurs auteurs les plus secrets, les plus invendables, les plus insolubles. Tant du moins qu'ils y seront tenus et soutenus - exception culturelle oblige - par quelques minimalistes subventions des instances publiques représentatives de la collectivité.

Si d'aventure l'auteur secret, invendable et insolvable y conquiert par affinités électives une critique et un public lui permettant de *se faire un nom* à défaut de faire fortune, le grand éditeur pourra toujours se vanter de l'avoir lancé, sinon *inventé*, et même s'offrir le luxe de le publier sporadiquement dans quelque collection vitrine ou de poche : juste en tout cas de quoi témoigner qu'il ne pense pas qu'aux grosses ventes *peu alexandrines* et dispose aussi d'une âme. Si en revanche l'écrivain secret n'y devient *culte* pour personne, c'est qu'il est tout simplement mauvais et ne peut s'en prendre qu'à lui. A sa vanité, dès lors, de savoir si sa mauvaise littérature vaut ou non d'être éditée à son compte perso puisqu'il en sera toujours libre...

Tous les *samples* de l'IA future te le confirmeront : il n'a jamais été ni ne sera jamais d'interdit qualifiable de censure en art libéral. Conformément au décalogue de Pennac et à la loi de l'offre et de la demande ce sera juste aux lecteurs et auteurs potentiels de s'entre-censurer les premiers.

Ce qu'il fallait démontrer.

Tel qu'il est entré désormais dans les mœurs au point de n'être remis en question par aucun clerc critique ayant pignon sur grand public, le raisonnement de mon désormais retraité clerc procureur n'a jamais si bien tenu la route.

Même s'il s'aveugle (et/ou aveugle) sur un détail...

Non seulement le fonctionnement du grand éditeur ainsi décrit n'est nullement "*loufoque*", non seulement il ne transgresse en rien "*les canons de l'économie marchande*", mais n'en serait-il pas justement devenu exemplaire ? Quelle libre entreprise de grande envergure, dont il s'avère aujourd'hui que la libre expansion n'a cessé d'accompagner à vitesse croissante les menaces de tous ordres pesant sur la planète et le vivant, corps et âmes confondus, se dispenserait de redorer son image par quelque vertueux investissement à fonds perdus dans la défense de l'environnement, la lutte contre la faim dans le monde, la réinsertion des exclus, la sauvegarde du patrimoine culturel et autre préservation des espèces en voie de disparition ?

Ainsi, n'en déplaise aux trop-pensants et aux jaloux, la Maison Mère, ses filiales et ses satellites ne se contentent nullement de diversifier leurs publications et produits dérivés en vertu des modes qu'elles suscitent ni de sacraliser la pensée porteuse de quelques *amis* (qu'on se doit d'*aimer*, par définition...), elle a *aussi* ses oeuvres pieuses ! Elle n'hésite pas à Pléiader *aussi* du Gracq et à distiller *aussi* du Bobin, du Michon, du Trassard, du Bergounoux, du Roubaud, du Bon, du très bon et de l'encore meilleur...

Ça aura mis le temps qu'il faut mais ça y est ! l'ex start-up initiée par Gide, Schlumberger et Gaston en 1911 est bel et bien devenue une *grande entreprise* comme les autres, façon LVMH et Leclerc, fondations culturelles et mécénat d'Art pur compris. A Monsieur Jourdain d'y valider seul en bon gestionnaire et dernier ressort, rue ex-Bottin, à Landerneau comme au bois de Boulogne, tant la qualité et le bon goût des gens que des Maîtres...

Seule condition pour y être admis (ou réintégré) désormais - tu l'auras toutefois noté si tu ne le savais déjà : s'être préalablement *fait un nom* ailleurs, sur le net ou à la télé, par filiation ou dans la presse people, pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la littérature, ou alors parmi *la foule* des petits éditeurs dits libres de leurs comptes.

Contrairement au grand, eux les petits n'ont pas le souci de maintenir leur indépendance, témoigne mon clerc, « *dans un paysage éditorial industrialisé, dominé par deux groupes géants qui ne rêvent que de l'avaler* ». Eux n'ont pas le devoir moral dont se drape toute entreprise responsable de préserver les emplois qu'elle a créés : ceux d'une *foule* de clercs, sous-clercs et diffuseurs à son indéfectible dévotion.

Eux les indépendants *qui y croient*, sur qui ne pèse ni le boulet de telles charges ni l'angoisse boursière du placement à risque, peuvent au moins prendre le temps de lire, de relire et de discuter d'égal à égal avec les auteurs sans lesquels - faut-il le rappeler ? - l'existence même d'aucun éditeur ni d'aucun clerc n'aurait le moindre sens. Eux peuvent oser...

L'intelligence comptable des grands entrepreneurs, artificielle ou pas, sait depuis longtemps quant à elle qu'il n'est plus nécessaire pour tirer les marrons du feu de s'y brûler les doigts.

Reste que *se faire un nom* chez un petit éditeur ne va pas de soi, qui ne dispose d'aucun staff marketing, d'aucun budget publicitaire, ni même d'aucun réseau attitré de distribution ou d'influence dans les médias. Y fidéliser sur ce nom un lectorat qui excèderait en nombre les participants d'une messe à Cerisy-la-Salle y sera d'autant moins probable, on s'en doute, que tu te refuses à juste satisfaire des attentes culturelles et te veux *chercheur* avant tout : que ta volonté de résoudre des problèmes d'écriture non encore résolus t'oblige toujours à de nouvelles hypothèses, lesquelles induiront tous les dix ans des ouvrages construits différemment sur des thèmes différents, dans des genres et dans des styles différents, convoquant l'intérêt a priori de publics différents de sensibilités différentes et que seule fédère, à l'exclusion de tout snobisme, de toute foi et de toute mode, leur exigence de mieux comprendre ce qu'ils lisent...

On a déjà dit que l'exaltation ni la remise en question qu'elle suppose n'étaient en soi d'attractifs produits de marché, mais va fidéliser une clientèle sur le nom d'un auteur qui - en outre - se refuse à l'identité !

C'est Jean-Benoît Puech, autre ancien du *Chemin*, fascinant écrivain aux pseudos en abyme qui m'a fait entrer à *Champ-Vallon* et connaître Patrick Beaune. Je ne l'ai jamais regretté malgré la double claque critique et commerciale d'*Ecriverons* et du *Domaine*. (Si ça se faisait entre pudiques, je l'aurais même embrassé, mon petit éditeur, quand il a accepté en 2019 de publier un manuscrit pépète jubilatoire - *La poursuite en péniche du lac migrateur* - que m'avait confié le regretté Daniel Fleury, et qu'avaient refusé tous les *grands* et moins *grands* du secteur). C'est devenu plutôt rare, hors - parfois... - la prêtrise et le service public *qui y croit*, un

décideur chez qui la notion de valeur n'est pas indexée sur celles d'audience et de profit...

Même si l'enjeu de Culture, l'enjeu - bien au-delà des diplômes et tout au long de la vie - de remise en question permanente et d'exaltation de soi-même et d'autrui me paraît une fonction sociale infiniment plus nécessaire (progressiste ?) que celle - anesthésiante à tous égards - de conforter le chaland dans ses rêves et préjugés, même si le travail d'écriture ainsi conçu me semblerait mériter un salaire égal - simplement *égal* - à celui de chercheur, d'enseignant, d'artisan, d'ouvrier ou de paysan, il y a longtemps que l'économie de marché m'a contraint d'y renoncer : j'ai trop le sens de la dérision pour m'être sérieusement préoccupé de mes intouchables droits d'auteur. Il y a beau temps aussi, depuis que j'ai quitté l'enseignement pour avoir celui d'écrire, que l'exaltation personnelle de me découvrir autre à travers la construction de « *things of beauty* » auxquelles je puisse tour à tour m'identifier sans honte suffit à ma joie de vivre de peu. Reste que le désintéressement financier pas plus que l'originalité n'a d'intérêt en soi et qu'*exister* suppose aussi l'accessibilité à autrui - le partage - desdits objets de jouissance... Même si les occasions furent rares depuis mon exclusion de la grande entreprise, comment - quoique très médiocre communicant - aurais-je refusé à mon éditeur et complice d'aller défendre ma belle parole (*nos valeurs*, diraient les idéologues qui récusent toute idéologie) partout où des croyants en Littérature m'invitaient à le faire, studios, librairies, foires aux livres, ateliers d'écriture ou universités francophones ?

Mais cela aussi, c'était *avant*...

Quand Patrick m'a annoncé, fin 2022, qu'il ne pourrait financièrement publier ni *Z* ni *Le regard* en dépit de son engagement passé (c'était chez lui, dans sa vieille demeure de Ceyzérieu déjà branlante...) j'ai bien cru que le sol se dérobaît sous moi. Mais étais-je vraiment surpris ?

Depuis que nous sommes nés à la parole, Joël, ce qu'il est convenu d'appeler le service public n'a cessé de canaliser sa mission fondatrice de culture et d'épanouissement pour tous vers les seuls secteurs d'avenir prévisiblement compétitifs et créateurs d'emplois. Comment imaginer que ses instances nationales et régionales continuent longtemps de subventionner, si indirectement et si modestement que ce soit, dans un domaine qui pis est postulé interdit de progrès, d'irresponsables semeurs de *trouble* aussi rétifs au clientélisme qu'au culturel ?

A fortiori quand le dogme utopiste du développement (autodécidé *durable*) et de la croissance indéfinis pour tous est aux commandes.

A fortiori quand l'Etat se fait un devoir hautement moral de réduire son endémique déficit budgétaire par la réduction toujours plus drastique des dépenses publiques - feu l'exception culturelle incluse - plutôt que par la moindre augmentation de ses recettes fiscales...

Au moment où j'écris ces lignes, Monsieur Bruno Le Maire (ministre de nos finances et romancier de prestige Gallimard) confie ses états d'âme au *Journal du dimanche* :

« *Beaucoup de nos compatriotes comprennent très bien que nous dépensons trop, sans faire des choix, parfois pour des personnes qui ne le méritent pas ou pour rien.* »

Sans doute le ministre et romancier de prestige s'abstient-il de préciser quels écornifleurs (outre les improductifs endémiques et burnoutés complaisamment certifiés malades) *ne méritent pas* d'être ainsi financièrement soutenus ni le *rien* que *nos compatriotes* leur reprochent, mais suivons son regard :

Sa ministre de la Culture pointe incidemment du doigt, lors d'une audition le même jour à l'Assemblée Nationale (AFP du 20/03/2024), les 99 écoles d'enseignement culturel publiques, notamment « *ces écoles d'art, en particulier territoriales, qui sont en situation de crise malgré l'engagement confirmé de l'Etat (...) Il faut cesser avec la politique des bouts de ficelle, parce que finalement ça ne résout aucun problème de fond, et c'est de l'argent public très mal dépensé. Je souhaiterais des écoles performantes...* »

Sans doute les *samples* de la ministre ne précisent-ils pas ce qu'il faut entendre par *situation de crise*, *performance* et *problème de fond* en matière d'accès à la culture pour tous, ni surtout comment le désengagement public permettrait d'*en finir*, mais les états d'âme du ministre et romancier de prestige enfoncent le clou : « *La gratuité de tout, pour tous, tout le temps : c'est intenable ! Il y a toujours quelqu'un qui paie la gratuité !* »

Nul doute que *nos compatriotes* qui ont fait quant à eux le choix courageux d'études de management et de gestion lucratives se sentent compris.

Et le jugement littéraire de la libre critique journalistique dite *d'humeur*, qu'est-il devenu depuis l'ère Guégan ?

Juge du déjà jugé, filtre du déjà filtré - comme qui dirait écrémeuse au second degré - entre le manuscrit du graphomane et l'exigeant lecteur qu'elle est censée guider, sa problématique ne diffère au fond de celle du clerc éditeur que par son caractère supposé plus persuasif que décisionnel : plaider publiquement à charge ou décharge hors législation commune et connaissance de causes, se vouer pour les contenus à la substantifique moëlle de ce qu'on en a aimé soi-même et, pour la forme, aux variations sur *on-aime-ça-et-moins-ça*.

L'amour, toujours...

Critique d'humeur en *premières lignes* (pour reprendre le titre héroïque d'une autofiction publiée à la suite de notre correspondance) c'est d'ailleurs Laclavetine qui résume le mieux tant le dilemme que sa résolution :

« *J'entends par littérature non pas l'ensemble des étapes du processus de conception, de fabrication et de consommation d'un livre, mais le seul acte de création solitaire, échappant en partie aux déterminations conjoncturelles en question, et recélant une part de mystère irréductible à un simple schéma*

d'analyse. Ce mystère, les « praticiens » ont appris à le protéger, d'où la réticence générale à la théorie. »

En clair : la *vraie* littérature est celle dont on ne saurait parler.

A quoi bon t'inquiéter outre mesure du pourquoi, du pour quoi, du comment et autres *déterminations conjoncturelles* de l'écrit puisqu'ils n'en constituent jamais l'essentiel ? A quoi bon supputer aucun problème incongru que l'écrivain, Créateur sans entraves par excellence, y aurait eu à cœur d'affronter ? Au nom de quel zèle malvenu, payé que tu sois ou non à la pige, exprimerais-tu autre chose que ton plus ou moins d'*amour* pour ce qu'il conviendra résolument de ne pas expliquer - ni même t'expliquer ?...

« Pourquoi vouloir nommer le mystère ? Ne puis-je me satisfaire d'être ébloui ? »

Et puis quoi ! La protection du Mystère, l'occultation prudente de ses éventuelles et indicibles problématiques internes, est-ce que ça n'est pas la vocation de tout clergé ?

Sans parler des contraintes basement matérielles - commerce de volumes oblige - de temps, de lieu, d'encombrement...

Mon clerc procureur bien aimé, lui au moins, n'occultait pas :

« Les libraires paient les livres qui leur sont envoyés d'office, et sont remboursés quand ils en retournent une partie. Cela crée un flux d'argent qu'il faut alimenter en publiant... D'où l'absurde pléthore des rentrées littéraires... »

Tu disposes en conséquence d'un mois (durée syndicale d'un séjour en librairie) pour parler le plus *mystérieusement* possible de 500 nouveaux titres en moyenne. Le tout dans un encart en peau de chagrin entre l'horoscope et les mots fléchés des quelques quotidiens où il en subsiste un, ou sur trois colonnes au mieux de quelques revues culturelles de moins en moins spécialisées en romanesque contemporain, elles-mêmes de plus en plus rares...

Tout lire pour en rendre compte t'est impossible, même en survol, et re-lire moins encore.

Difficile alors, convenons-en, sauf antilibéralisme primaire, d'ignorer d'office les publications des grands éditeurs (leurs filiales, leurs satellites, leurs émules...) et autres titres *dont on parle pour les Prix*, de ceux qu'il faut avoir lus, comme y conviait une pub de la Fnac restée fameuse, *« pour briller dans vos soirées »*.

Outre qu'une foule d'emplois en dépendent, la production du grand éditeur c'est un peu comme la lettre pastorale de son évêque à ses ouailles : même s'il s'en tape le curé de campagne se doit de ne pas l'oublier.

J'ignore alors sur la foi de quels préjugés et pressentis intimes un clerc critique digne de ce nom choisira un ou deux titres dans l'*absurde pléthore* de ce qui reste, mais que pourra-t-il en dire en quelques lignes, quoi qu'il en pense, une fois débusqués les incontournables thèmes touchant à *« la complexité de l'âme humaine, sa noirceur, sa lumière... »* ? Que pourra-t-il en dire d'autre sans déflorer l'intrigue, ni surtout l'intouchable *mystère* de sa Création, qu'en témoignant le plus intensément et le plus concisément possible des plus vives

satisfactions personnelles vécues à sa lecture - expéditive autant qu'unique par la force des choses.

N'a-t-il pas dû se convaincre depuis longtemps, le critique d'humeur menacé d'overdose, que les seuls bons romans sont ceux qui déjouent si peu ses affects et croyances qu'il les dévorera d'une traite sans devoir y passer la nuit ?

D'où à titre d'exemples les quelques pépites du genre draguées sans effort dans notre cher Téléràma de la semaine (N°3872) sous diverses signatures :

« ... une écriture luxuriante et escarpée, d'une beauté cinglante... »

« ...une sidérante acuité organique... »

« ...une plume fascinante, à la fois crue, brutale et pleine de finesse et d'élégance... »

« ...un hurlement vers l'ailleurs qui n'a rien perdu de sa force sidérante... »

Etc...

Ne souris pas : à qui ne saurait avoir le temps de relire ce qu'il a survolé en mode planeur, comment reprocher qu'il se satisfasse de l'éblouissement ? Comment lui reprocher qu'il n'ait pas non plus celui de se relire lui-même avec un minimum de recul (dit) critique ?

Seule évolution notoire dans le subjectivisme décomplexé : au pamphlet bazooka des sixties (pas toujours volé, il faut bien le dire, et qui au moins donnait à *penser...*) s'est peu à peu substitué l'éloge distancié, si ce n'est le miroitant cirage de pompes, voire - ça et là - le collage à la Prévert de *samples* tous usages eux-mêmes compilés parmi les slogans publicitaires les plus opiacés. Exit, en tout cas - en aurait-on *l'œil mélancolique...* - le mépris potache post-soixante-huitard du *ploum ploum tralala...*

Je plaisantais à peine en suggérant un avenir plus ou moins proche où les revues littéraires publieraient direct le synopsis fourni par l'éditeur, juste retravaillé par Chat GPT pour la coloration onirico-dithyrambique et signé de discrètes initiales pour entretenir l'illusion...

Le vocabulaire commun peinant toutefois à exprimer tant l'intensité que la sincérité de l'amour et de l'éblouissement au-delà d'une certaine limite, peut-être auras-tu remarqué, en tête de chaque billet, l'adjonction de symboles iconiques paralittéraires de type étoiles, smileys, emojis, cardioïdes et autres T majuscules, permettant de quantifier la valeur culturelle du roman pour le client lecteur, façon Nutri-score, comme il convient dans toute économie de marché qui se veut responsable, et en nombre croissant à chaque génération : une icône puis 2 puis 3 et plus récemment 4 en attendant le lemniscate de l'infinitude, comme il sied tant à l'IA qu'au dogme du développement, de la croissance et du progrès continus...

Tu paries ?

Tu te dis *troublé*, Joël, par l'application que j'ai mise à lire et relire *Récit d'une passion*, mais comment exprimer en quelques paragraphes, comme s'y trouve contraint le clerc journaliste, ce qu'un travail de 10 ans (20 ? 40 ?...) et 130 000 mots m'offrait d'éprouver avec un minimum d'honnêteté intellectuelle et de respect ? Fût-il le plus sincère et le plus scrupuleux du monde, son statut même

de « *praticien* » gardien de mystères - comme le désigne mon Jean-Marie pour ne pas dire *pratiquant* - ne voue-t-il pas le critique d'humeur, quant à lui, à n'être que le chanfre plus ou moins croyant de l'Editeur et de ses élus ? Sinon leur publicitaire (et publiciste) obligé. Sinon au préalable, comme tu le dis à propos de cet autre « *fameux mystère* » qui nimbe ton grand modèle (*Shakespeare et son double*, p. 178), celui qui se doit de « *rester à la porte* » :

« *Les moins curieux des commentateurs vont jusqu'à penser que Shakespeare n'y a rien compris (à l'amour, toujours...). Laissons-les à la porte, celle qu'ils n'ont pas cherchée à ouvrir, c'est là leur place.* »

Façon planton de boîte branchée ne pouvant guère, faute de consignes claires et dans l'urgence, que sélectionner au faciès...

Si toi, Joël, tu as osé forcer l'entrée des amours polysémiques de Shakespeare (*mythologique, des contes, des romances, des fables douceâtres, des pochades burlesques et jusqu'au vrai...*) c'est que tu n'étais justement pas en situation de clerc journaliste, mais bel et bien dans celle de ces *chercheurs*, oui, libres de leur espace et de leur temps, et que leur statut même obligerait à re-lire gratis leur objet d'étude sept fois s'il le faut quand bien même ils n'en auraient ni le désir ni l'exigence intime.

Dernière instance du jugement littéraire avant l'éventuelle postérité de l'oeuvre, la critique savante, dite *universitaire*, (car c'est d'elle ici qu'il s'agit) ne saurait évidemment passer à la trappe ce que JML appelait les « *réalités socio-économico-historiques au sein desquelles elle naît* ». Comment en ignorerait-elle davantage « *le processus de conception, de fabrication et de consommation* », a fortiori lorsque l'auteur est encore là qui se propose de l'expliquer ? Et surtout : au nom de quelle foi résolument aveugle - elle qui ne *pratique* pas - interdirait-elle à ses analyses d'interroger d'un peu plus près ce fameux *Mystère* de la création solitaire que les gardiens du temple et autres officines pour jet set *de qualité* ont "*appris à protéger*" ?

Mon clerc procureur, qui s'en alarmait le premier, ne savait que trop ce qu'il fallait en craindre :

« *Laissons la théorie aux chercheurs, aux universitaires, aux vrais critiques...* » (c'est moi qui souligne) : à quoi diable, si on avait dû accorder le moindre jeton de présence à ceux-ci dans les Comités de lecture, aurait-il servi d'y employer et d'en rétribuer de faux ?

Note que la formulation du clerc procureur illustre à merveille, en son ingénuité désinvolte, le pragmatisme et le sens du *progrès* de toute grande entreprise concurrentielle : on y *crée* de la nouveauté dans le plus grand secret, oui, à l'unité d'abord, puis on teste vite fait en discret comité, puis on sélectionne en fonction des seuls désirs et préjugés préjugables de la clientèle, puis on promeut et diffuse en masse et fanfare ce qui devrait le mieux marcher... Puis plus tard, le plus tard possible, le temps par exemple du retour sur investissement, on *laissera* enfin aux *vrais* chercheurs le soin de démêler les vraies inocuités du produit à

succès de son éventuelle et non moins vraie nocivité. Et tant pis si - comme tu le dis du repentir - il est déjà *trop* tard...

(Il faut reconnaître que dans l'intervalle on n'aura pas fait qu'améliorer le climat de la planète... Entre autres mille évolutions aussi fulgurantes que peu désirables, n'aura-t-on pas atomisé les derniers *vrais* métiers où l'ouvrier - conformément aux étymologies - pouvait encore s'identifier à son œuvre et le patron à son modèle ? Ce au profit de foules d'*emplois* si impersonnels et si aveuglément serviles que la machine et l'IA auront tôt fait de les remplacer à leur tour, par étapes et jusqu'au plus haut niveau, sans que le politique ni quiconque s'en indigne - vu qu'il sera trop tard. Mais n'extrapolons pas...)

Bon, je te le concède ! La critique savante est souvent laborieuse, pesante, chichiteuse, démonstrative, élitiste, pour ne pas dire aussi chiante que celle à laquelle je te condamne aujourd'hui. Telle est son écriture, que nous avons dite *apollinienne* en hommage à notre maître Grimaldi, qu'elle doit s'efforcer d'éclairer sans éblouir et dissiper à mesure les ambiguïtés de son lexique alors même qu'elle n'aimerait rien tant qu'en exalter les jeux. Pire : son obsession de l'univocité la conduit parfois à user de mots barbares incompréhensibles au plus grand nombre, parfois aussi à s'égarer sans retour dans ses sens uniques. Il n'est pas jusqu'à sa vocation qui dérangera toujours - christique à maints égards - qui consiste à révéler ce que les autres n'ont pas vu. Sans négliger que toutes les consciences conséquentes n'y sont pas équitablement pourvues d'une boussole morale, dite *bonne foi* par les rationalistes chrétiens : combien de Maffesoli pour un Bourdieu ?

Reste que c'est elle à coup sûr, cette critique savante, sans doute parce qu'elle est la mieux placée pour savoir que tous les problèmes d'écriture et de lecture ne sauraient être résolus dès le premier degré ni au terme du deuxième ou du troisième, qui aura le mieux appréhendé ceux que je m'étais posés. Même si quasi sous le manteau, dans d'obscures revues ou aux détours de thèses d'Etat non moins confidentielles...

Grâces soient ici rendues à ces étranges et pénétrants lecteurs inconnus qui vous aiment - ce qu'on aimera toujours penser... - et surtout vous comprennent jusque dans votre exigence d'être chaque fois un autre, infidèle parmi les infidèles autant que le veut la raison.

A défaut, malheureusement, d'être eux-mêmes accessibles à un nombre suffisants de lecteurs pour faire office d'efficaces passeurs d'aucune valeur littéraire actuelle, du moins peut-on rêver (comme dirait Pennac) que ces *vrais* critiques et chercheurs (comme dirait JML) auront leur mot à dire dans la programmation des études littéraires de demain. A supposer, bien sûr, qu'il y existe encore de *vraies* études littéraires passé la sixième dans un Service Public promis par ses ministres à la performance...

Ultime constat de notre étude comparative sur l'évolution du jugement en la matière depuis les sixties, il est au moins une réalité qui ne change pas : aujourd'hui comme hier, la critique universitaire, dite savante, viendra toujours

après. Après que les médias, la publicité et le jugement d'humeur auront canalisé l'*absurde pléthore* de ce qui paraît vers ses lectorats d'élection. Longtemps après surtout que le jugement de l'Editeur, ex-clerc mécène promu créateur d'emplois et ubériseur d'écrivains, aura décidé unilatéralement de l'existence ou pas de la chose littéraire.

Car faute de publication, et si possible chez un *grand* éditeur, plus de critique d'humeur, plus de critique universitaire, plus de critique du tout, et moins encore d'éventuelle existence textuelle en différé.

On a beau ne pas avoir besoin d'exister dans l'urgence, heureusement pour Bibi que la Censure, comme ne cessera de m'en consoler en ses diverses variations le *sample* inusable de toutes les IA libérées du monde, reste incompatible avec aucune *vraie* économie de marché.

Mais revenons à nous, Joël.

Voilà donc plus de six ans (déjà !) que tu as lu et bien voulu commenter mes deux derniers opus romanesques. Faisons simple et disons qu'à te croire - et je te crois - tu as plus qu'aimé *Le Regard*, récit classique à la première personne d'une désillusion amoureuse, et beaucoup moins *Genèse* (rebaptisé depuis *Z ou la Création*), polar déconnecté un poil moins catholique. Ce qui ne m'a pas vraiment surpris, commençant à connaître tes affinités littéraires et grilles d'analyse : je ne pouvais mieux espérer d'un ami consultant sans autorité décisionnelle que cette honnête franchise dont je te remercie.

Vraiment.

Je te l'ai précisé : ce que j'attendais de mes lecteurs bénévoles, à cette époque, c'était d'abord de me confirmer avant publication que mes romans étaient lisibles jusqu'au bout à minima d'intérêt, y compris par ceux que le seul préjugé de leurs contraintes et de leur méthodique technicité rendait *méfiant*s.

Ton interprétation chaleureuse du *Regard* à la lumière girardienne (dont j'ignorais tout ou presque) ne pouvait évidemment que me ravir, et à peine moins ton violent réquisitoire à l'encontre de mon *Z* soumis à la même grille : si « *sonner mon lecteur* », comme tu t'en inquiètes, n'est pas franchement mon but, sans doute auras-tu compris que le conforter dans ses attentes exclusives l'est moins encore.

Aujourd'hui, et c'est à craindre moins que demain, les longs textes feront peur. Le premier souci de mon roman, c'est vrai, sera donc toujours d'y entraîner le lecteur (celui que ma contrainte-hypothèse aura induit) le moins résistiblement possible jusqu'à son dénouement. Non alors pour l'y "*rassurer*", comme tu le préjuges d'un polar, non pour en élucider enfin l'intrigue et que tout rentre alors "*dans l'ordre préétabli*", mais bien au contraire, dans un premier temps tout du moins (comme *L* fait d'*Avatar* à moins que ce ne soit l'inverse...), pour le *frustrer*. C'est seulement au prix de cette frustration, pour peu qu'il lui importe de juger en conscience ce qu'il a lu, qu'il n'aura d'autre issue que de remettre en question soit

la *valeur* du texte, soit celle de sa propre lecture. C'est au risque d'être ainsi *troublé*, sinon "sonné", que - peut-être - il cherchera la clé promise d'une autre grille interprétative. Qu'il en aura, dis-tu, l'*espérance*. Et s'il a le bonheur de la trouver cette clé (car c'est plus qu'un soulagement pour qui exige de mieux comprendre...) peut-être même en usera-t-il pour relire plus attentivement le volume çà et là, voire tout entier...

Or voilà...

Tu as bien lu mes romans, Joël, sans doute même partiellement relu, mais sans avoir su découvrir (en leur tapis...) l'hypothèse génératrice qui t'aurait donné une *vraie* clé de relecture pour l'un comme pour l'autre...

Ces clés, je te les ai donc visualisées dans les versions qui accompagnent ce courriel.

Ne me dis pas qu'elles n'étaient pas à ta portée puisque d'autres lecteurs bénévoles les ont trouvées, qui n'étaient pas plus prévenus que toi de (ou contre) mes pratiques. Ne me dis pas non plus que tu n'as pas sauté six mots sur sept des pages conclusives du *Regard* : ce sont elles qui y localisent précisément ma *Parola dipinta* tout au long du récit et en constituent jusqu'au cryptogramme.

Quant à mon ex-*Genèse*, même si les désignations algébriques (p. 46) des trois toiles initiatrices de mon *créateur* sont trop abstraites - *mea maxima culpa* - pour y jouer le même rôle, ne me dis pas que la page titre retitrée *Z ou la Création* ne l'assume pas quant à elle de façon quasi provocante...

Tu n'as pas relu mes romans, c'est un constat et un regret, mais croie le bien mon ami, en aucune façon un reproche.

Tu m'avouais être à l'époque "*bousculé par la nécessité d'autres lectures pour la préparation de conférences à venir*". Je ne saurais ignorer non plus le rythme impressionnant (pour moi qui suis la lenteur incarnée) de tes publications ultérieures sur des sujets dont je serais bien le dernier à nier l'importance et l'actualité : outre celui - crucial - de l'Education, je ne vais tout de même pas me payer la vanité d'être ici jaloux, quand renaissent chaque jour en pire des guerres claniques dignes de leurs siècles, de Shakespeare et de Jésus...

Et puis surtout je suis déterministe athée : comment, hors diableries immanentes et malvoyances naturelles, n'imputerais-je pas nos pires aveuglements aux "*réalités socio-économico-historiques*" qui nous conditionnent dans l'urgence tous autant que nous sommes ? Comment le libre marchand éditeur d'une société de libre marché, ne s'y *méfierait-il* pas d'instinct de tout ce qui l'oblige et le handicape : autorités (exigences d'*auteurs*), contrôles de qualité, interdictions, théories, régulations, contraintes... ? Comment le libre client lecteur, a fortiori s'il est ciblé de plus en plus jeune, n'y plébisciterait-il pas de son côté le décalogue de Pennac sur ses droits imprescriptibles, et ne se convaincrerait-il pas que la seule bonne et *vraie* littérature est celle qui - loin d'exiger de lui le moindre effort - ne le remet surtout pas en question ?

En découle que moi le premier n'espère plus guère d'*exaltation* des *absurdes pléthores* de romans qui paraissent aujourd'hui.

Je t'en veux d'autant moins pour ta lecture lacunaire que notre vieille complicité me permet - sans j'espère la compromettre - ce que je n'aurais justement jamais osé dire à GG ni à mes plus violents dénigreur d'il y a cinquante ans (à qui pourtant je n'en voulais pas davantage) : tout jugement prononcé hors la loi commune - puisque telle était feue l'exception culturelle - qui ne tiendrait de surcroît aucun compte des mobiles affichés du justiciable ni même de ses actes conséquents et vérifiables, ne sera pas seulement un jugement subjectif : il n'aura strictement aucune pertinence.

De la part d'un ami surbooké ou autre lecteur bénévole, quelle incidence ? De la part, en revanche, de grands éditeurs décisionnaires et créateurs d'emplois dont dépendent aussi - pardon d'y insister même s'il ne s'agit *que* de Littérature - tant l'existence de celle-ci que sa survie, bonjour Ubu !

Reste un malaise...

Je n'oublie pas qu'en écrivant ces lignes je risque de te blesser : je sais trop qu'entre toutes critiques à charge l'imputation de négligence peut humilier - fût-elle assortie de circonstances plus qu'atténuantes. A fortiori quand cette critique vise le jugement d'adultes responsables, conscients sinon jaloux de leur expertise. *Qui es-tu donc en dépit que tu en aies pour ainsi jouer les donneurs de leçons ?* serait en droit de me demander le zoïle standard.

Sauf que justement, Joël, nous ne sommes en condition ni en âge d'être désormais l'un pour l'autre des jurés ordinaires, et je te sais, toi, d'assez bonne foi pour surmonter ton éventuel agacement et m'accorder une ultime grâce :

Relis-moi s'il te plait.

Peut-être pas *Z* mais au moins *Le regard*. Peut-être pas tout *Le regard*, mais au moins quelques pages ici et là...

Car j'y insiste, même si lourdement : la révélation de la contrainte génératrice *n'est en aucune manière un fin en soi*, mais à coup sûr un « fait nouveau » dans le procès de lecture, de ceux qui dans toute autre juridiction démocratique exigeraient une révision du jugement.

Elle peut (et doit) surprendre, c'est vrai. Elle peut même éblouir, comme un tour d'illusionniste peut éblouir un enfant et jusqu'à l'enfant qui survit en l'adulte. Elle peut (et doit) susciter des samples laudatifs tels qu'en son temps *La disparition* a pu en susciter, du genre "*vertige*" - oui ! - "*performance étonnante*" - oui ! - ou autre "*extraordinaire exercice de style*" - soit ! On peut humblement s'y avouer, comme le clerc, "*ébaubi de son aveuglement*" et "*étonné par l'exigence et la rigueur de la démarche*". Laquelle m'a même valu quelquefois la qualification faussement flatteuse de *virtuosité*, même si la (très) besogneuse élaboration de chaque phrase en ses incessantes réécritures attesterait que la flatterie frôle ici le contresens...

Mais ne l'oublions pas : si jouissive soit elle, la révélation de la contrainte (sa *Connaissance* au double sens extatique où je l'ai entendue) est d'abord pour le lecteur une réponse à sa frustration et la *clé*, surtout, d'issues possibles - tout comme son hypothèse génératrice aura été pour l'auteur un prétexte de recherche.

L'un et l'autre se devront encore de contrôler, qui par l'écriture qui par la relecture, sa pertinence effective. Contrôler en « *vrais critiques* », dirait Monsieur Teste (même si celui-ci n'avait pas mieux appréhendé que Breton ni Sartre la nature constitutivement dionysiaque de la texture romanesque), que les problèmes par elle posés ont bien été résolus...

En clair :

La contrainte-hypothèse ainsi mise à l'épreuve de son application aura-t-elle, oui ou non, permis au roman d'échapper au sens unique éventuellement préconçu par l'auteur et pressenti par le lecteur ? Sera-t-elle en mesure, oui ou non, d'y susciter au contraire pour l'un comme pour l'autre des thématiques inopinées en réseaux suffisamment conséquents pour en *exalter* bel et bien l'interprétation à chaque relecture ?

Ou si tu préfères : le relira-t-on oui ou non comme initialement souhaité, aussi longtemps que les polysémies s'y révèlent et jouent entre elles à la façon de mobiles, avec chaque fois le plaisir de nouvelles découvertes ?

Rappelle-toi ma définition de l'exaltation :

« Ce qui comptera, ce n'est plus ce que l'auteur aura voulu dire ni ce que le lecteur aura voulu lire, mais ce que la résistible écriture du texte aura su remettre en cause des préconçus du premier et ce que sa non moins résistible lecture aura su remettre en cause des pressentis du second.

Le plaisir du texte n'est pas de figer aucune signification pour l'éternité mais d'indéfiniment les émouvoir toutes.»

Nous allons nous revoir en Bretagne dans moins d'un mois, Joël. Sans doute auras-tu pris le temps d'ici là de lire le présent pavé (et ses annexes !...) comme j'aurai lu (et peut-être relu) *Qui dit-on que je suis ?* pour l'heure en instance à mon chevet. Nous aurons alors, je l'espère de tout coeur, l'occasion d'en reparler.

En ce qui concerne ton propre dernier opus, toutefois, je ne saurais d'emblée te cacher, avant même de les mettre à l'épreuve, mes très conscients *préjugés* de lecteur.

Ton *mystère Jésus*, en dépit de ce sous-titre, n'est manifestement pas un polar ni même un roman. Tout dans son paratexte me l'offre à lire comme une interprétation personnelle (re-lecture *et* re-écriture, si tu veux...) du message christique dans tous ses états. Ce qui n'est pas a priori ma tasse de thé apollinienne, tu dois en convenir.

Nul besoin de chercher ici *quel problème l'auteur s'est posé*, tu l'énonces :

« Qu'est-ce que Jésus apporte qu'aucun autre humain n'avait compris avant lui ? »

Nul besoin non plus de chercher ce que tu appelles l'*hypothèse* (non contrainte) qui a guidé ta recherche puisque tu la formules aussi : *« Le christianisme est le plus grand déconstructeur du sacré qu'on ait connu »*.

Chrétien de culture, je ne saurais nier qu'une telle problématique et qu'une telle hypothèse m'interpellent (comme ils disent). Et m'interpellent d'autant plus que, marxiste de culture seconde, je me suis posé la même question à propos de Marx et longtemps fait, dans les mêmes termes ou peu s'en faut, la même *hypothèse* à propos du marxisme.

Sauf que tienne ou mienne la supposée *hypothèse* n'est rien moins, déjà, qu'une conclusion. Que diable attendre d'une démonstration qui se proposerait de conclure par la validation de l'hypothèse sur laquelle elle se fonde ?

C'est d'ailleurs ce risque tautologique, inhérent aux syllogismes, qui m'a longtemps détourné de toute écriture apollinienne au profit de fictions assumées comme telles - où (se) chercher sans (se) mentir ni (s')aveugler sur la foi de ses croyances a priori.

Tout ce que nous avons retenu les uns et les autres du message de Jésus (mais de Shakespeare, mais de Marx, mais de Dieu ou des dieux...) c'est à une masse colossale de textes pour bon nombre apocryphes que nous le devons, tous par nature polysémiques et de façon d'autant plus manifeste que diversement - voire contradictoirement - interprétés par les témoins, les exégètes, les exégètes d'exégètes, les traducteurs et traducteurs de traducteurs... Comment une thèse résolument apologétique - car n'est-ce pas ainsi que la tienne se propose ? - ne risquerait-elle pas de retenir de cette masse de données les seuls signifiés qui la confortent et d'en occulter ou d'en exclure comme fautifs tous ceux qui la contrarient, récusant ainsi du même coup tant la réalité objective de toute littérature que les potentialités exaltantes de sa polysémie ?

N'est-ce pas un peu ce que tu as déjà fait avec Shakespeare ?

Quand bien même je m'attacherais, de mon côté, à démontrer que rien dans Marx ne préconisait ni n'induisait les dérives mortifères supposées marxistes que nous avons connues, comment nierais-je que d'autres interprétations que la mienne - et des pires - pouvaient néanmoins s'en induire puisque certains l'ont fait ? Le christianisme serait-il en reste ?

Tout ce que nous avons retenu d'avant nous, d'avant Marx, d'avant Shakespeare, d'avant Jésus, chacun d'entre nous l'a sélectionné directement ou indirectement - mais exclusivement - parmi cette masse immémoriale d'écrits antérieurs qu'on appelle parfois Littérature, parfois Verbe - ce Verbe que Saint-Jean identifie à Dieu.

« *A notre échelle, tempères-tu, le verbe c'est l'homme* ». Ne serait-ce pas implicitement accepter qu'à cette même échelle commune Dieu lui-même ne soit *que* Verbe ?

Que Littérature ?

Rassure-toi ! Ma *méfiance* (avant lecture de ton livre, je le répète) est assurément celle d'un incurable formaliste : tu auras compris qu'elle concerne surtout le *genre* apologétique tel qu'il ne s'adressera jamais qu'à des convaincus d'avance - autant dire à un public, si respectable soit-il, inconsciemment ciblé...

Sur le fond, je ne doute pas un instant que j'y retrouverai ton christianisme fraternel.

Nous en reparlerons alors comme nous reparlerons, nécessairement, du sort que je réserve à ce présent écrit.

Tu te doutes bien, par son ampleur, qu'il ne s'adresse pas qu'à toi. Mais je n'ai plus d'éditeur, ni le courage ni l'humilité que j'avais à vingt ans pour jouer les chevaliers mendiants prose au clair auprès d'éventuels nouveaux mécènes promus investisseurs. Ceux qui ne se retranchent pas derrière leurs responsabilités de *grands* employeurs dépendent trop à ce jour de financements publics qui ne cessent de se dérober.

Reste qu'avant de t'exposer plus précisément mes intentions concernant mes manuscrits j'avais besoin d'*en* parler.

Besoin de signaler pour mémoire, par exemple, aux ex-clerics devenus employés zélés qui me sont devenus inaccessibles, qu'il pourrait bien être une autre Littérature souhaitable que celle de leurs employeurs. Une Littérature exaltante pour quiconque en a le désir par-delà le dépassement de soi qu'elle suppose. Une Littérature de recherche qui ne soit ni celle d'un confort moral tous azimuts ni réservée à l'heureux petit nombre et dont il n'eût tenu qu'à eux d'autoriser, aussi, l'*existence*. Une Littérature hors modes, surtout, dont j'ignore, n'étant pas prophète, si elle sera un jour programmable et analysable par l'Intelligence Artificielle, mais dont on peut en tout cas certifier de par ses modalités de mise en oeuvre qu'elle sera à coup sûr la dernière à pouvoir l'être...

Comme je m'étonnais à cet égard, lors de la parution d'*Ecriverons et liserons*, du silence abyssal de la critique journalistique sur une passe d'armes qui aurait dû la concerner en premier chef entre deux littératures si antithétiques à défaut d'être inconciliables, Patrick Beaune m'avait dit laconiquement :

"Tu fais peur !"

Ne rigole pas : il avait l'air aussi sérieux que toi quand tu dis de même à Jésus « *Tu me fais peur !* », mais j'avais pris ça - n'étant *que* fils d'homme - comme une boutade, une vanne complice en allusion à cette *méfiance* viscérale des contraintes que partagent tant de nos contemporains libérés, lesquels ignorent superbement la nuance entre règle voulue et règle subie. De ces antiphrases dites *au second degré* (au diapason somme toute d'une littérature destinée à se relire...) en général peu goûtées des novices et de Monsieur Jourdain parce qu'elles supposent la connivence d'un minimum de culture commune.

Je négligeais juste qu'en littérature - comme en art pictural, musical, sculptural, architectural... comme en toutes choses après l'art du tissage qu'elle n'a d'ailleurs jamais pratiqué elle-même - l'engance du Mamamouchi avait désormais conquis les pleins pouvoirs.

On peut dès lors mieux comprendre tant la méfiance générale que la peur.

Tu imagines la claque pour le clerc juge ou critique en CDI, mais réduit à n'être plus que la voix de son maître, qui prosifierait doctement son amour ou son désamour d'un texte plus vertigineusement régulé que *La disparition* avant qu'on

ne lui en révèle la (ou les) contrainte(s) génératrice(s) ? Tu imagines Zoïle en fin de carrière à qui on prouverait noir sur blanc qu'il est encore des lectures que son bon goût doctoral ne maîtrise pas ?...

Comment les derniers gardiens du temple Culture à qui les derniers fidèles n'ont jamais accordé que sur un acte de foi le génie (le talent, la sensibilité, le mérite...) de savoir d'emblée reconnaître le vrai Créateur du faux (son mérite, sa sensibilité, son talent, son génie...) n'auraient-ils pas sacrément peur - oui ! - d'ouvrages capables de se justifier d'eux-mêmes tout autrement qu'ils ne l'envisagent et de chercheurs ouvriers qui ne font surtout pas Mystère de leurs enjeux, de leurs méthodes ni de leur travail ?

Comment, d'un point de vue plus panoramique, le culte résolument sacrificiel des Créateurs d'entreprises créatrices *d'emplois* ne diaboliserait-il pas d'instinct les ultimes et rares *métiers* où le travailleur indépendant - car tel est l'écrivain - peut encore s'identifier à ce qu'il fait d'au moins aussi potentiellement utile aux *autres* que le carme ou le missionnaire ? S'y *réaliser*, comme on dit parfois, au point d'y trouver hors starisation, avant salaire, prise d'intérêts ou autre prime au mérite garantis par la firme, mais ailleurs en tout état de cause que dans les nues, ce qu'il est bêtement convenu d'appeler son *bonheur* ? Le seul, de fait, accessible à Sisyphe cependant qu'inconcevable par l'IA.

Se réaliser *dans* et *par* son travail, et non s'y sacrifier au Mamamouchi régnant dans l'attente d'une compensation, j'ai pu me convaincre en te lisant, Joël, que toi sans doute n'en as jamais eu peur.

Soit ! Tu as besoin de croire en Dieu alors que je m'en tiens aux *écritures*. Je m'attache même à démontrer que ce n'est pas en les libér(alis)ant qu'on les fera mieux parler. Et alors ? tant qu'à notre échelle humaine, il nous reste le Verbe en commun et le désir d'en user...

L'écrivain spiritualiste, faute d'un accès direct et incontestable au désir de Dieu, ne peut en conscience que lui prêter le sien. L'écrivain matérialiste, faute de croire en Dieu, ne peut que prendre sa place. Reste que tous deux, en dépit que leur modestie en ait, sont condamnés à *se prendre* pour Dieu.

Qu'Il leur pardonne d'y trouver du plaisir.

Qu'Il leur pardonne de vouloir partager ce plaisir avec l'*autre*, lecteur inconnu dont peu importe qu'il soit lui-même croyant ou athée.

Mais sans rire : quand est libéralement menacée de censure toute Littérature de remise en question, seule ouverte à l'exaltation des re-lectures et comme telle seule vivante, ne serait-ce pas cette fois l'humanité du Verbe qu'on laisse assassiner ?